

Le libertaire

Rédaction : G. EVEN
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20°)
(Chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an...	22 fr.	Un an...	30 fr.
Six mois...	11 fr.	Six mois...	15 fr.
Trois mois...	5 fr.	Trois mois...	7 fr. 50

Le port en plus : N. Faucier 1165-55

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

RÉVOLUTION!

Un mot a beau être galvaudé, servir les intérêts des uns ou des autres, être interprété suivant les besoins de telle politique ou de telle philosophie, il n'en a pas moins une signification propre dont toutes palinodies ou artifices de langage ou de plume ne peuvent le dépousséder.

Tel le mot : Révolution.
Révolution, au point de vue social, veut dire : passage brusque, par des moyens violents d'un gouvernement à un autre gouvernement, d'un état de choses à un autre, d'un régime à un autre régime.

Il peut donc y avoir des révolutions de toutes sortes, les uns pouvant instaurer un régime de progrès social, c'est-à-dire donnant à l'homme une plus grande somme de liberté, et les autres faisant œuvre de pire réaction.

Il est bien certain que la révolution que nous, anarchistes révolutionnaires, appelons de tous nos vœux n'a rien de commun avec celle qui a simplement pour objet de remplacer les maîtres de l'heure par d'autres, fussent-ils prolétaires. Nous voulons, nous souhaitons plutôt, une révolution qui soit économique et morale.

Économique en ce qu'elle rendra au producteur le profit de sa production. Morale, parce qu'elle donnerait à l'individu les moyens de se développer intellectuellement, d'évoluer vers un stade où il pourrait vivre enfin, harmonieusement, hors de toute contrainte autre que celle qui lui imposerait le respect de la liberté de son semblable, en un mot, anarchiquement.

Est-il possible d'arriver à ce palier de l'évolution humaine sans ces brutalités du progrès ? que sont les révolutions, ainsi que les appelle Victor Hugo ? Peut-on concevoir que, grâce à une propagande éducative incessante, on parviendrait à faire des hommes d'aujourd'hui les êtres parfaits susceptibles de vivre en harmonie dans l'eden annoncé par les prophètes ?

Arrivera-t-on ainsi à convaincre les profiteurs du régime : capitalistes, politiciens, prêtres de toutes religions, boutiquiers de tous bazars, de la malversation de leur fonction et à leur donner conscience de leur parasitisme ?

Répondre par l'affirmative est facile. Mais, pour ma part, et pour tous ceux qui observent et raisonnent, cette affirmation, non seulement ne suffit pas, mais ne répond à rien de sensé, à rien de logique.

Évolution d'abord, par l'éducation, disent certains anarchistes — car il y a de ces derniers, comme de ceux qui se disent révolutionnaires, toute une faune et tout autant barbelée — évolution d'abord, révolution ensuite.

Pourquoi révolution, puisque l'évolution lente, mais sûre aura fait toute la besogne ? Ayant modifié les individus, le milieu social se trouvera du même coup transformé. Et tout sera pour le mieux, dans le meilleur des mondes possible.

C'est la vieille querelle qui divise depuis toujours les anarchistes en deux courants bien distincts qui naît ou plutôt qui continue.

Ce serait une grave erreur de croire que les anarchistes révolutionnaires sont partisans de la révolution pour la révolution ; qu'ils ne rêvent que meurtres et incendies et qu'ils veulent, sur un monceau de ruines encore fumantes, édifier ce monde d'harmonie qui inspire tant de somptueuses images et les périodes oratoires les plus richement nuancées.

C'est une autre erreur, bien que celle-là soit propagée par des adversaires, peu scrupuleux sur le choix des moyens, de croire que les anarchistes révolutionnaires considèrent, comme inutile, la propagande éducative, l'aride besogne de débouillage de crânes, l'âpre défrichage des cerveaux dans lesquels les préjugés les plus divers sont si profondément enracinés. Tout travail de ce genre est, je dirai, non seulement utile mais indispensable si l'on veut que nous soyons prêts pour la Révolution que la bourgeoisie prépare et qui peut survenir, non sur un mot d'ordre d'un parti, d'un syndicat, d'une « secte » quelconque, mais subitement, comme une éruption si longue-ment contenue, qu'elle surprend et désorienté par sa soudaineté, les chefs et les troupeaux qu'ils sont censés diriger.

Car, ce ne sont pas ceux qui ont su si bien monnayer à leur profit l'idée de Révolution qui en escomptent un triomphe prochain. Tous les militants de la Révolution, du parti dit des masses, depuis les fonctionnaires « à la propagande » jusqu'aux glorieux embastillés seraient certes bien contrits s'il leur fallait, du jour au lendemain, passer des paroles

aux actes. Cela ne veut pas dire qu'ils soient plus ou moins crétiens que nos dirigeants actuels, mais la république bourgeoise, tant villipendée par eux, n'emploie pas d'autres moyens pour gouverner, que ceux dont ils feraient usage si le hasard d'une révolution politique les plaçait au pouvoir.

Le métier de révolutionnaire a pour eux des charmes et des profits aussi immédiats qu'appréciables.

Il n'y a que la foule des aveugles volontaires qui s'obstine à ne pas voir.

La révolution qui hisserait sur le pavois les tribulations du parlementarisme moscou-taire ne serait pas, à mon avis, un pas fait en avant sur le chemin qui conduit à « Bien-Être et Liberté ».

La liberté n'est-elle pas, pour ces « révolutionnaires » une « grue métaphysique » ?

Mais devant cette révolution-là, comme devant toute autre dans laquelle le prolétariat participerait, les anarchistes devront-ils rester impassibles ?

Je réponds : non.

D'abord, il sera assez difficile, au commencement du soulèvement populaire, de distinguer quel sera son aboutissant. La révolution sera ce que les révolutionnaires la feront. Elle sera politique, et ses résultats seront médiocres ou franchement mauvais, si les libertaires sont, comme ils l'ont été en Russie, et ailleurs, incapables de se dresser contre les politiciens, s'ils sont dans l'impossibilité de galvaniser, d'entraîner la masse des révoltés, vers des fins libératrices.

Si l'on considère que cette question sort du cadre de l'anarchisme tel qu'il est conçu par les métaphysiciens, si l'on croit qu'il est possible de faire abstraction du milieu social au sein duquel nous nous débattons actuellement et que l'homme peut se réaliser individuellement dans le cadre de la société présente, il est superflu, en effet, de s'occuper de révolution.

Au jour où elle se déclanchera, car ce jour arrivera, soyez-en sûrs, il n'y aura donc qu'à chercher une terre moins mauvaise et à attendre que tout étant « rentré dans l'ordre » il soit loisible de reprendre les petites controverses si passionnantes, et l'ardente contemplation de son nombril.

C'est une solution, mais ce n'est pas celle que nous avons choisie.

Nous en donnerons prochainement les raisons.

PIERRE MUALDES.

AVANT QU'IL SOIT TROP TARD!

Nous devons jeter un cri d'alarme, car ainsi que nous le disions dans le dernier numéro, la situation financière du « Libertaire » exige un sacrifice immédiat de la part des camarades et des groupes.

Cependant on tarde à répondre à notre appel et si les groupes et camarades de l'U. A. C. R. ne font pas immédiatement l'effort que nous leur demandons, ils ne pourront nous reprocher de ne pas les avoir prévenus à temps du danger qui menace « Le Libertaire ».

Nous sommes persuadés qu'après avoir lu cet appel suprême, nul n'hésitera à souscrire régulièrement pour que de nos efforts communs continue à se répandre la semence anarchiste.

Surtout, faites vite, peut-être demain sera-t-il trop tard ? N. FAUCIER.

Aux Syndiqués du Livre

Le renégat COLOMER parlera mardi 31 Janvier à 20 h. 30, à la Grange-aux-Belles, aux Syndiqués du Livre, Couffédérés et Unitaires, sur « ce qu'il a vu en Russie ».

Tous les Anarchistes et Syndicalistes du Livre seront là pour lui demander de répéter, une fois de plus, que le gouvernement russe a raison de mettre en prison les ouvriers qui ne pensent pas comme les dictateurs du moment.

Un groupe de Syndiqués du Livre.

NOS FÊTES

Notre fête de dimanche a été particulièrement réussie. L'humour, la satire et le chant s'y trouvaient harmonieusement mêlés. Remercions les nombreux artistes qui ont bien voulu prêter leur concours : Janine, Boyette et Coladant, de la Muse Rouge, Mme Francine Lorée Privas, les poètes chansonniers : Pierre Simon-Merop (de la Chanson de Paris) Dominus, Frédéric Mourel, Marius Brubach, qui nous ont interprété leurs œuvres, pour notre plus grande joie.

Jean Bastia, retenu par des obligations professionnelles, avait délégué Michel Herbert, rosse à souhait, et copieusement applaudi. Soléane nous chanta quelques chansons de Ch. d'Avray qui aurait bien voulu être des nôtres mais se trouve retenu à l'étranger par des engagements antérieurs. Maurice Hallé, le poète beauceron dont les œuvres sont si goûtées n'avait pu venir, il sera là pour la prochaine. Félix Gibert, de l'Odéon, déclama avec la diction sûre qui lui est propre, Mario Varelly, de l'Opéra et Mlle de Vierville, qui ont précédemment les nombreux camarades qui composaient le public et qui ne leur ménagèrent pas leurs approbations et leurs rappels. Réjouissons-nous, Mario Varelly et Mlle de Vierville participèrent à notre prochaine fête dans un nouveau répertoire. L'Echine, 1 acte de Xavier Privas et Ch. Tenib, joué avec maestria par Mme Francine Lorée Privas, Pierre Simon-Merop et Félix Gibert, termina cette matinée, on peut le dire bien remplie. Le compositeur Jean Delarue, qui tint le piano d'accompagnement à la satisfaction générale, a également droit à tous nos éloges.

N'oublions pas notre camarade Bicot qui remplit les fonctions de régisseur avec la bonhomie souriante qui le caractérise.

Maintenant, camarades, lecteurs et amis du Libertaire, prenez note que DIMANCHE 26 FEVRIER, à la « Bellevilloise », aura lieu une 2^e fête, qui sera, soyez-en sûrs, à la hauteur de la précédente.

Les groupes amis de l'U. A. C. R. et du Libertaire sont instamment priés de ne rien organiser pour ce dimanche 26 février, pour assurer le plus grand succès à cette fête du Libertaire. Pierre Mualdes.

P.-S. — Je remercie les journaux qui ont bien voulu annoncer notre matinée de dimanche dernier : Le Peuple, La Volonté, Le Soir, Paris Soir, Paris Matinal, Le Quotidien, La Rumeur.

HATEZ-VOUS de profiter de nos abonnements remboursables

Allons, les abonnements continuent à rentrer, cependant nous ne devons pas nous arrêter en si bon chemin, car il nous faut atteindre le chiffre d'abonnés que nous nous sommes fixés si nous voulons que cette arme indispensable d'éducation et de combat qu'est notre journal puisse continuer à paraître.

C'est pourquoi, en raison du succès obtenu, la Commission administrative a décidé de prolonger notre campagne d'abonnements remboursables en livres, quelque temps encore, afin de permettre à tous d'en profiter.

Que nos amis intensifient, pendant ces derniers jours, leur campagne de recrutement d'abonnés dans leur région.

Qu'attendent les nombreux sympathisants acheteurs au numéro pour recevoir leur journal à domicile et les livres primes que nous donnons en échange ?

Allons aucune hésitation n'est possible et que la semaine qui vient vous apporte une moisson d'abonnements nouveaux.

Que tous s'abonnent ou fassent abonner un ami, en profitant du remboursement en livres à choisir dans la liste que nous publions en 2^e page.

Il reste bien entendu que chaque nouvel abonné doit ajouter 1 franc au prix de son abonnement pour payer les frais de port des livres expédiés.

Les primes ne sont attribuées qu'aux SEULS ABONNEMENTS NOUVEAUX.

AVIS IMPORTANT : les fonds et tout ce qui concerne l'administration devront être adressés à FAUCIER, CHEQUE POSTAL 1165-55, 72, rue des Prairies, Paris XX^e.

GROUPE REGIONAL DE BEZONS

Dimanche 5 février à 9 h. 30 du matin, Salle de la Coopérative, 6, rue de la Mairie, à NANTERRE.

GRAND MEETING

en faveur des emprisonnés russes.

Orateurs

LAZAREVITCH, VOLINE et SALVATOR

APPEL A LA RAISON

Ainsi le sort en est jeté. Une nouvelle scission est consommée.

Certains camarades, estimant ne pouvoir accepter les statuts adoptés au dernier congrès de l'U. A. C. R., ont cru devoir jeter les bases d'une nouvelle organisation.

Ceux qui l'ont constituée, qui en sont les animateurs, sont des hommes d'âge mûr, d'aucuns ont même atteint un âge respectable, âge auquel généralement (à moins d'être retombé en enfance) on pèse toutes les conséquences de ses actes. C'est dire qu'ils n'ont pas dû agir à la légère.

J'imagine que, s'ils ont pris cette attitude, ils devaient avoir de solides, de sérieuses, d'impérieuses raisons. Donc, ils ont créé un nouvel organisme ! Je ne leur conteste pas ce droit. Je ne veux pas récriminer. Je ne veux même pas — pour l'instant, tout au moins — discuter avec eux, à savoir lesquels d'eux ou nous sont dans la véritable voie de l'anarchisme révolutionnaire. L'heure des discussions, sur ce sujet, est passée. Mains congrès, mains échanges de vues, n'ont pu nous mettre d'accord. Les positions sont prises et bien prises. Après tout, n'en vaut-il pas mieux ainsi. J'estime que lorsque qu'un désaccord trop profond sépare certains camarades, que, malgré toute la bonne volonté qu'on peut y mettre de part et d'autre, il y a impossibilité de s'entendre, mieux vaut se séparer. Aujourd'hui nous sommes dans cette situation. Le fait est là, brutal.

Désormais, deux organisations vont, cheminant côte à côte, propagant le même idéal. Parce qu'en effet, si nous ne nous entendons plus sur le mode d'organisation intérieur, si les moyens que nous voulons employer ne sont plus les mêmes, si nous n'avons plus tout à fait les mêmes conceptions — il faut bien le dire — sur le processus de la Révolution Sociale, il n'en reste pas moins que le but que nous nous proposons d'atteindre reste le même, à savoir : l'instauration d'une société à base communiste libertaire.

L'important à présent, est de savoir l'attitude que nous allons prendre, les uns envers les autres. Allons-nous nous entredéchirer ? Nous déifier du regard, les poings fermés, en frères ennemis ? Telle n'est pas notre intention.

Et cependant je suis inquiet. Je suis inquiet, parce que si nous jetons sur l'histoire, un coup d'œil rapide, que nous enseignent-elle ? Elle nous apprend que ce sont toujours les écoles révolutionnaires qui étaient les plus proches les unes des autres, qui se sont combattues avec le plus d'acharnement. Des exemples : la Révolution Française en fourmille. Ne sont-ce pas les hommes de la bourgeoisie — de cette classe, qui faisant brusquement craquer les cadres de la vieille société féodale, pour s'emparer du pouvoir — qui se sont insultés, battus, exterminés féroce-ment.

Les Montagnards faisant guillotiner les Girondins. Ces mêmes Montagnards se massacrant ensuite entre eux, et finalement leur chef suprême, Robespierre, lui-même, tombant sous les coups de ses anciens partisans.

Si la place ne nous était mesurée, nous pourrions multiplier les exemples : ils ne manquent pas.

Faisons donc, dans l'histoire, un saut rapide et arrivons à nos jours.

Regardons à nos côtés. Que voyons-nous ? Entre les différents partis socialistes, qui se disputent les faveurs de la classe ouvrière, la plus grande discorde règne en maîtresse. On se décoche-t-on les épithètes les plus malsonnantes, les injures les plus basses, si ce n'est entre ces partis qui pourtant se réclament tous de la même doctrine : le marxisme.

Et là-bas à l'Est de l'Europe, que se passe-t-il, que se passera-t-il demain, entre ces amis d'hier, qui ont noms Staline et Trotsky.

Bah ! diront peut-être d'aucuns, l'exemple est mal choisi.

Les hommes auxquels il est fait allusion étaient ou sont des hommes de parti, assoiffés de pouvoir. Hélas ! notre mouvement n'a pas échappé à la règle.

Certains faits d'avant-guerre, où le revolver entra en scène, ne sont-ils pas là pour le prouver ? Et depuis ces dernières années, où différentes scissions se sont produites, que ne nous a-t-il pas été donné de voir et d'entendre !

Eh bien ! l'enseignement que nous apporte l'histoire n'est-il pas de nature à nous faire réfléchir ? Allons-nous à notre tour entrer en lice ? Serions-nous devenus si ennemis, nous qui, hier, combattions côte à côte, pour que demain, nous nous dressions face à face l'un à la bouche. Il est temps, avant qu'il ne soit trop tard, de jeter le cri d'alarme.

Je suis partisan de la paix entre nous : je ne crains pas de le répéter, certain d'être ici l'interprète de nombreux amis.

Et je pense que les nécessités de la lutte, que la vie — eh ! oui, la vie qu'il ne faut pas oublier — plus forte que toutes nos passions humaines, nous obligeront quelque jour, à nous retrouver dans l'action, dressés contre l'ennemi commun : l'Etat qui nous opprime.

En dehors de ces nécessités, je ne suis pas hostile — je l'ai déjà dit lors d'une récente controverse avec Voline — à ce que nous concluions dans certains cas, pour des objectifs restreints et bien déterminés des accords circonstanciels. A une condi-

tion toutefois (et sur laquelle j'insiste particulièrement) c'est que la nouvelle organisation qui se fait jour, n'accepte pas en son sein, les préceptes de théories mal-saines avec lesquelles nous ne voulons avoir aucun contact.

Mais j'ai peur. Je crains que tous les laissés pour compte de l'Union, les agités, tous les profiteurs de l'idée, tous ceux qui ne voyaient dans notre mouvement qu'un moyen d'arriver ne fassent front commun et ne tentent de réaliser contre nous « l'embrassade générale » si chère à d'aucuns.

Je ne veux pas anticiper. J'ai le ferme espoir (encore que l'expérience m'incline-rait plutôt à penser le contraire) que ceux qui viennent de nous quitter auront assez de bon sens pour ne pas tomber dans le piège, et assez de fermeté pour rejeter les éléments qui ne peuvent avoir rien de commun avec l'anarchisme tel que nous le concevons.

Tâchons de faire bon ménage. Mais je n'en terminerai pas sur ce sujet sans rappeler ce qu'a écrit récemment, ici même, Le Meilleur : « Nous ne sommes pas des tolstoïens. » L'attitude des autres déterminera la nôtre.

Camarades dissidents vous avez la parole.

Et maintenant, camarades de la majorité, fidèles à l'U. A. C. R., c'est à vous que je m'adresse. Comme vous pouvez le constater, le Libertaire et l'Union sont de différents côtés attaqués avec violence. Vous avez pour devoir de réagir. Ce qui arrive aujourd'hui ne doit pas vous surprendre.

Il était fatal que le jour où une organisation sérieuse tenterait de se dégager du mouvement chaotique, dans lequel certains — d'aucun par intérêt, d'autres par incom-préhension — se plaisaient ; les injures pleuvraient dru sur la tête de ceux qui auraient le courage de mettre le fer rouge dans la plaie.

Par ces temps de muflesse, où l'injure remplace si souvent l'argument, ceci ne doit pas nous émouvoir.

Et puis l'impénétrance de langage n'est-elle pas à la mode ! Regardons encore à nos côtés : au Parti Communiste. Si une tendance gauchiste se manifeste, immédiatement elle est qualifiée d'anarchiste petite bourgeoise, contre-révolutionnaire.

Si c'est une tendance de droite : « social-traitres, agents de la bourgeoisie, etc. ».

Je vous le dis, le vocabulaire « communiste » tend à rentrer dans nos mœurs.

An surplus, soyons indulgents : Parmi ceux qui nous traquent aujourd'hui de « bolcheviks », il en est (et qui ne croient pas les moins forts) qui ignorent certainement les premiers mots de cette doctrine.

Camarades de l'U. A. C. R. ! Peut-être existe-t-il chez certains d'entre vous, un malaise.

Un hésite, on tergiverse, on n'ose pas se séparer de certains camarades. Avec celui, surtout, qui est considéré par d'aucuns — à tort ou à raison — comme un des maîtres de l'anarchisme. Je comprends vos appréhensions. Certes, ce n'est pas de gaieté de cœur qu'on quitte des camarades avec lesquels on a si longtemps lutté côte à côte, connu les mêmes tourments, subi les mêmes coups. Mais c'est là une de nos nos faiblesses, on a trop souvent sacrifié ses conceptions particulières à ses amitiés personnelles.

Le salut de notre mouvement exige aujourd'hui — d'une façon impérieuse — de rompre avec de telles considérations d'ordre sentimental.

Et puis, comme je l'ai déjà dit : est-il obligatoire parce qu'on ne milita plus dans la même organisation de se regarder « comme chiens et chats ».

Encore qu'on a souvent usé de cette formule (et peut-être en a-t-on abusé) je ne crains pas de le déclarer aujourd'hui : l'anarchisme est au carrefour de son histoire.

Depuis de nombreuses années, le mouvement révolutionnaire français n'avait jamais été dans une situation aussi critique.

Le bolchevisme comme une tempête a soufflé sur nos têtes. Il a tout saccagé sur son passage. Il s'est emparé de puissantes coopératives laborieuses mises debout par des camarades sincères et dévoués. Il a dévasté le syndicalisme révolutionnaire, jadis si florissant. Du syndicalisme qu'en reste-t-il ? La C. G. T. ! Celle dont le programme est si pâle et si peu révolutionnaire que le parti radical — parti essentiellement bourgeois — n'hésite pas à s'en servir comme plateforme électorale.

La C. G. T. U. ? Totalement inféodée à la politique du Parti Communiste.

Enfin la C. G. T. S. R. qui tend à vouloir continuer l'œuvre de son allié d'avant-guerre : la C. G. T. Hélas ! elle ne groupe — et ceci soit dit sans acrimonie ni aucun reproche — qu'une minime partie de la classe ouvrière, et dont l'influence est bien faible.

Et l'anarchisme ? Divisé en plusieurs tronçons épars à travers le pays. Méconnu par les uns, les plus grand nombre ; calomnié par les autres : il est battu en brèche par les partis politiques qui mettent à profit son manque d'organisation, pour endormir le peuple et piper les suffrages des naïfs électeurs.

Où, l'anarchisme est au tournant dangereux. Il n'y a pas de milieu. Ou bien, s'élevant des abstractions philosophiques, te-

nant compte des réalités, il s'engagera dans la voie du véritable fédéralisme et prendra la place qui lui revient dans le mouvement social. Ou bien, il disparaîtra. Oh ! j'entends bien, il existera toujours des petits groupes où se donneront libre cours les théories les plus abracadabrantes, ou l'on cultivera — avec quelle débâcle de mots sonores — le culte du moi. Groupes sans aucune influence... et pour cause.

Mais peut-on assimiler un tel mouvement à quelque chose de sérieux, capable d'entraîner au moment décisif, les masses ouvrières, vers la voie de la libération totale ? Non. Et je pense que si nous devions continuer à végéter dans de pareilles conditions, il vaudrait mieux disparaître.

Alors, ce serait vrai l'Anarchisme disparaîtrait.

Quoi, cette doctrine pour laquelle tant de martyrs se sont sacrifiés ; cette doctrine qui a eu ses apôtres et aussi l'armée innombrable des obscurs, qui, pour elle, ont vécu les mille misères d'un patronat féroce et à des gouvernements sans pitié. Cette doctrine qui, plus que tout autre peut-être, a suscité une littérature si abondante. Cette merveilleuse idée, issue de la révolte des masses opprimées, et sur laquelle tant de cerveaux puissants, se sont penchés aurait manqué à sa mission historique.

S'il en était ainsi, notre génération porterait devant l'histoire du mouvement ouvrier une lourde responsabilité. Nous ne le permettrons pas. Pour cela, il faut plus que jamais nous serrer les coudes et persévérer sans faiblesse dans la voie de l'organisation. Il nous faut désigner les plaisanteries faciles des snobs et autres dilettantes et répondre comme il convient, sans brutalité, mais avec fermeté aux injures, de quelque côté qu'elles viennent.

Il faut, avant tout, faire face à la meute aux abois qui, escomptant sa perte, s'apprête à pousser des hurlements de triomphe, faire vivre le Libéraire. Nous devons, par la ténacité de notre effort, infliger un démenti éloquent à ceux qui, récemment, déclaraient que le Libéraire n'avait plus que quelques semaines à vivre.

Camarades de l'U. A. C. R., le travail que nous avons à accomplir est immense. Puissions-nous être à la hauteur de la tâche qui nous incombe.

R. BOUCHER.

AUX AMIS DE PARIS ET DE PROVINCE

Partout où le renégat Colomer ira gagner sa sportule, il doit trouver, en face de lui, ceux qu'il a si misérablement trahis.

AMNISTIE !

La répression (si récente en France) C'est un fait ! Ses victimes, ce sont les bolchevistes, les anarchistes, les syndicalistes et une foule de jeunes ouvriers inconnus, déserteurs ou sous l'uniforme. C'est Le Courrière délégué des terrassiers unitaires, frappé de deux ans de prison et trois ans d'interdiction de séjour pour entrave à la liberté du travail (fait monstrueux s'il est considéré du point de vue légal même) ; c'est Taulièr emmuré depuis bientôt cinq ans et coupable, on s'en souvient, d'avoir déchargé son revolver sur les policiers qui brutalisaient la foule au retour de la manifestation de St-Ouen ; c'est Bonomini, qui subit la Centrale depuis de longues années pour s'être défendu contre les émissaires de Mussolini, désireux d'implanter leurs meurs en plein cœur de Paris ; c'est G. Chevê, incarcéré à Rouen pour avoir eu la force d'écouter sa conscience ; c'est Désiré Götting, condamné à une année de cellule pour avoir manifesté le 23 août et aussi parce qu'il s'appellait Götting ; ce sont les dizaines de jeunes travailleurs sous la casaque, frappés pour s'être révoltés contre la discipline ; ce sont les marins du Malbousquet ; ce sont les disciplinaires de Calvi ; ce sont les réservistes (l'un d'eux s'est vu infliger dix ans de cachot) ; ce sont ces milliers d'insoumis, de déserteurs qui vivent traqués, une « vie » de bête. Ce sont tous ceux-là, et combien d'autres ! Ce sont aussi, en dernier lieu, les détenus politiques, de toutes tendances révolutionnaires frappés pour délits de presse ou d'opinion.

Des centaines et des centaines d'hommes se trouvent aujourd'hui frappés par la répression et pour lesquels nous devons réclamer, imposer l'Amnistie. Le parti bolcheviste a déjà engagé une campagne. Dimanche dernier il manifestait à Levallois avec derrière lui une foule de travailleurs. Anarchistes, révolutionnaires, nous n'avons pu y participer, car nous ne pouvons plus marcher avec le parti qui justifie et soutient la répression contre nos frères de Russie. Notre cri ardent d'Amnistie, dépasse en effet le mur des frontières ; nous soulignons une manifestation à laquelle participaient de nombreux travailleurs sincères et parce que nous espérons que ces derniers, ne songeront pas uniquement aux deux détenus politiques de marque Cachin et Vaillant-Couturier.

Il faut maintenant que les anarchistes révolutionnaires et les syndicalistes se lancent dans la bataille. Il fut une époque (campagne pour Cottin, pour les Marins de la Mer Noire) où ils n'étaient pas en retard pour remuer l'opinion publique. Une occasion exceptionnelle s'offre à eux pour être les pionniers d'un vaste mouvement : c'est la campagne parlementaire. Dès aujourd'hui que dans chaque réunion publique, le cri d'Amnistie ! retentisse ; que demain dans tous les pays, sur tous les quartiers, sur les panneaux, nos affiches lancent l'appel humain. C'est un devoir envers ceux qui souffrent. Y faillirions-nous ? Non ! et pour notre campagne, tout en réclamant l'Amnistie générale, prenons pour drapeau, les cas qui émeuvent, les noms de ceux qui souffrent le martyr : Bonomini, Taulièr, Les Marins de Toulon, les disciplinaires de Calvi, et quelques autres encore !

Pour l'Amnistie ! Haut les cœurs !

PIERRE ODEON.



aux hasards du CHEMIN

MÉDISANCES

Une automobile dans laquelle se trouvait Mme Chiappe, la femme de notre distingué préfet de police est entrée en collision avec un taxi. Il n'y a eu, heureusement, que des dégâts matériels.

Les Journaux.

Il est certains hasards providentiels qui nous font déplorer avec une sincère amertume. Nous eussions vu, sans trop de déplaisir, et même, avouons-le à notre honte — non sans une certaine joie — s'adique évidemment, la Grand-Tante des Raillies, la dévouée protectrice du cheptel, si comme pour ses dévoties bienfaisances et la tendresse qu'elle porte aux vaches domestiques, faire tête-bêche contre quelque opportuniste trolloir. Hélas ! le sort, aux satisfactions charitables, mais d'une hostile malignité pour les mécréants, les irrespectueux que nous sommes, n'a point voulu que la digne conjointe du Nouvel Ogre de Corse résignât sa pieuse âme entre les mains du Père Eternel.

Nous enragions, du plus compréhensible dépit. Mais tant il est vrai que le malheur des uns fait le bonheur des autres, il est certains individus qui se félicitent de l'heureuse chance qui évita à notre lieutenant un trépas sans gloire. L'engance policière est à juste titre dans la joie, Mme Chiappe n'est point morte, Mme Chiappe ne se meurt point. Toutes les rouses, criminelles, mondaines, civiles ou politiques, excellent dans la plus indécente et la moins discrète des liesses. Songez donc. Leur jée, qui n'est que toutes prévenances, toutes faveurs, pour les membres de la corporation — apparemment parce qu'ils ont le prieur robuste, ait conjecturé Laurent-Tailhade — a failli leur être ravie, par le plus misérable, le plus stupide des accidents de la rue. Heureusement que le vieux bon Dieu des chrétiens, dans son infinie miséricorde, veillait sur elle, et ce n'est probablement qu'à son seul vouloir que notre adorable préfète doit de pouvoir, encore présentement, surveiller d'un œil attentif, la réfection par la couturière, des caleçons conjugués.

Qu'on nous permette une supposition d'une innocente fantaisie. Imagines un instant, que Mme Chiappe ait trouvé un terme dans la récente équipée qui nous occupe.

Il est à présumer que toute la France eût été en deuil, la douleur eût été générale, l'affliction nationale. Une telle malheur eût été comparable, par son importance historique, aux plus affreux cataclysmes, aux plus déplorables catastrophes qu'on ait jamais connues. On conçoit, non sans effroi, combien grande et bruyante eût été la détresse de nos frères inférieurs (il ne s'agit point ici, comme vous pourriez l'entendre abusivement, des singes, quadrumanes estimables dont je n'aurais jamais le front de médire, mais bien de nos frères flécs).

Cela ne sera point, Mme Chiappe n'ayant point été enlevée à l'affection des siens (elle a une nombreuse famille, et son mari, plein d'attentions aimables pour sa gracieuse moitié, a tenu récemment, prenant prétexte de je ne sais quels bris de glace, à accroître cette famille de quelque mille nouveaux pupilles). Elle pourra poursuivre sereinement sa carrière de savoir quelconque, ouvrir de fructueuses souscriptions afin d'assurer aux lèche-bottes de son mari les retraites aux plus heureuses, les fins les plus paisibles.

Quant à nous, faisons confiance à l'avenir. Remettons la danse du scalp à demain. Espérons — car espoir infime et coupable ne serait-il point, d'aventure, passible de quelque vieille cause oubliée des lois scélérates ? — qu'une nouvelle collision survenant, le Destin nous sera plus propice, le hasard moins contraire.

Charles Malato nous conte, dans ses mémoires « Joyeux de l'Exil », que certain jour, rendant visite à Louise Michel, à Londres, éloignée qu'elle était de notre « douce France », parce que coupable de quelques peccadilles libertaires, il se vit apostrophé, à l'instant où il passait le seuil du modeste logis de la bonne Louise, par un perroquet plein de gouaille qui clamait avec une enthousiaste exclamation : « A bas Constans, Vive l'anarchiel ! Sans avoir connu Constans, le moins que l'on puisse dire de notre oiseau subversif, c'est qu'il était d'une injustice rare, en même temps que d'une ingratitude excessive. Peut-être vous étonneriez-vous de mes reproches au camarade perroquet. Je m'explique, j'éclaire le pourquoi de mes sentiments. Je tiens Constans pour un des hommes d'Etat, qui se soient montrés les plus charitables et les plus soucieux de la sauvegarde de la sécurité de leurs administrés. M. Taittinger, ce vagabond spécial, accredité auprès des jeunes patriotes, pour leur donner des leçons de maintien et aussi les instruire des plus infaillibles moyens d'en découdre victorieusement avec l'adversaire, n'aurait pas la très bonne opinion, que je professe à l'égard de Constans. En effet, M. Taittinger qui sait son monde et qui possède parfaitement l'histoire des souteneurs de l'Autorité, nous a rappelé, lors d'une de ces dernières comédies sensationnelles données dans l'enceinte Bourbois, quelle était la sollicitude évangélique — le mot n'est point trop fort — que Constans témoignait à ses assujettis, qui avaient l'audace de montrer des sentiments à lui défavorables et de les manifester publiquement. Taittinger nous a dit qu'aux grands jours de démonstrations populaires, Constans faisait répandre sur les chaussées, sur les promenades, du sable, pour que ces messieurs de la garde montés pissent, à l'aise, molester la canaille prolétaire. Et de plus — et c'est là précisément qu'il nous faut pieusement honorer sa mémoire — Constans faisait, tous les deux cents mètres, dresser des ambulances, de façon que les malheureux qui avaient été victimes par les chassepots, les lattes ou les sabres de l'armée et de la police, fussent à même de trouver sur le champ les onguents, baumes et sirops, propres à tempérer leurs souffrances. C'est là, vous me le concéderez, camarades qui êtes la mésaventure d'avoir, le soir du 23 le dos bastonné ou le visage meurtri, une faveur qui ne vous fut point dévolue. Il vous fallut rentrer chez vous sans soins préla-

bles, Chiappe, si prévoyant à l'ordinaire, ayant, en effet, négligé les précautions qui valent à Constans l'admiration de Taittinger et aussi, pourquoi en faire mystère, la nôtre. Vous demeurez d'accord, enfin, je pense, que le perroquet de Louise Michel était par trop orthodoxe, et que sans nuire à la propagande, il eût pu modérer ses sarcasmes contre Constans.

Une suggestion, à l'ami Chiappe (notre amitié pour lui est bien connue, et personne ne saurait en mettre le bien-fondé, la justesse en doute). Son dessein est de légier, coûte que coûte, son nom aux générations à venir. C'est là une ambition honnête et légitime et qui meut, à travers la vie, bien des gens notoires. Légion sont ceux qui veulent qu'après leur mort une quelconque arrière — ruelle sordide et tortueuse ou avenue grandiose et spacieuse — porte leur nom. Par exemple, nous voyons sans peine, dans quelque demi-siècle, le boulevard de la Chapelle, que les gars du milieu appellent aujourd'hui le « Boul' Chap » devenir le « Boul' Chiappe ». La différence ne serait point si grande et les mœurs, à coup sûr, y gagneraient. En effet, rien qu'à voir se détacher en émail blanc sur plaque bleue ce nom fatidique : Chiappe, les dos-verts ne tarderaient point à fuir et à disparaître, soucieux qu'ils seraient d'abandonner ses parages placés sous l'égide d'un tel Argus. Que Chiappe fasse en sorte que son nom soit immortel et que la prospérité lui doive reconnaissance. Pour cela, qu'il gagne les cœurs, force les sympathies, par d'auspiciolles attentions que celles qui firent le juste renom de Constans.

A. BARCELONE.

TARTUFE SE VENGE

Un certain nombre de comédiens et d'artistes lyriques se sont groupés en une union catholique des artistes ou quelque chose d'approchant.

Les journaux nous apprennent que ces cabots doublés de cagots ont fait dire une messe pour le repos de l'âme de Molière.

« L'âme » de Molière ne s'en portera ni mieux ni plus mal, évidemment.

Mais tout de même, le fait est symptomatique.

Triste époque où Tartufe est Dieu et Basile son prophète.

La répression en France

Un de nos amis italiens ayant lu nos précédents articles sur les expulsions de la Côte d'Azur, nous communique quelques renseignements qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

Le 5 octobre au matin, les agents placés sous les ordres de l'inspecteur Bianchi, d'Antibes, se rendirent au numéro 14 de la rue Général-Ambrosio, pour y arrêter deux Italiens devant être expulsés. Il s'agissait des camarades Muzio Mutto et Carlo Cassagni, mais ces camarades étant déjà partis pour leur travail, les agents s'en revinrent bredouilles.

A leur retour, les policiers rencontrèrent un jeune homme du nom de Mazambi ou Mozambi, totalement étranger aux choses de la politique, et qui se rendait chez sa fiancée, une Française, qu'il devait épouser quelques jours plus tard. Bien qu'ils n'aient même pas connaissance de son nom, les flics l'arrêtèrent et le conduisirent à la caserne de la gendarmerie, où les anarchistes et les autres anti-fascistes italiens avaient déjà été conduits. Après un sommaire interrogatoire d'identité, ils l'ajoutèrent à la liste des inconnus et des connus, destinés à être expulsés de France.

Cet homme était si peu dangereux qu'il demanda à être reconduit à la frontière italienne, « car, dit-il, ne m'occupant nullement de questions politiques et n'étant aucunement compromis en Italie, c'est encore ce qui me convient le mieux ».

Les deux autres, Mutto et Cassagni, furent arrêtés quelques heures plus tard, sur leur travail. Le premier est père de deux enfants, dont l'un est né en France, le deuxième est père d'une fillette, Française elle aussi. Dans le rapport de police où ils étaient englobés, ils figuraient comme « très dangereux et expulsés de ce fait ».

Il faut ajouter que tous les expulsés du 6 octobre avaient été arrêtés le 5, mais que l'arrêt d'expulsion portait la date du 30 septembre ! Or, comment peut-on expulser, à la date du 30 septembre, des gens encore inconnus de la police le 5 octobre et soi-disant arrêtés comme subversifs connus et dangereux ? La réponse coule de source : parce que les expulsions avaient été préparées et signées en blanc, tout au moins en grande partie, à la date du 30 septembre.

Et nous tombons ainsi en plein régime policier.

En France, bientôt, le flic va être roi.

Comme au temps des Tzars

Faits et Documents

SUR LA REPRESSION EN RUSSIE

1 franc, franco, 1 fr. 25

20 00 aux groupes et dépositaires

Librairie Internationale, 72, rue des Prairies, Paris 20.

La IV^e Conférence Panaméricaine

Afin d'éclairer nos lecteurs sur ce qu'est en vérité cette IV^e conférence panaméricaine qui vient de s'ouvrir sous la présidence du président Coolidge, il n'est pas inutile de leur exposer succinctement ce que sont ces sortes de Congrès depuis la fondation de l'Union Panaméricaine.

L'Union Panaméricaine a pour but principal de défendre la doctrine de Monroe et de répandre dans toutes les républiques américaines, l'idée, née à l'époque de la domination coloniale, que l'Amérique appartient et ne doit appartenir qu'aux seuls Américains, que les puissances européennes n'ont pas à s'immiscer dans ses affaires et qu'elles doivent cesser de la considérer comme un champ d'opération coloniale.

Mais pour une foule de raisons que nous expliquerons par la suite, les états de l'Amérique centrale et ceux de l'Amérique du Sud avaient une foule de bonnes considérations à faire valoir pour ne pas accepter d'enthousiasme une proposition évidemment inspirée par les yankees, que la plupart des pays de langue espagnole ou portugaise n'ont pas en odeur de sainteté.

C'est ce qui explique pourquoi les trois conférences antérieures, tenues à Rio de Janeiro, Buenos-Ayres et Santiago-du-Chili, ont dû se contenter d'un programme qui, en somme, ne signifiait rien.

Prenons, par exemple, la conférence de Santiago, en 1922, et nous trouvons le programme suivant : A. Réorganisation du Bureau International. — B. Arbitrage. — C. Arrangements financiers. — D. Dettes publiques. — E. Codification du Droit international. — F. Naturalisation. — G. Développement des relations commerciales entre les républiques américaines. — H. Propriétés littéraires, etc.

La simple énumération des questions portées à l'ordre du jour prouve avec quel souci était écarté tout problème d'ordre public ou politique de nature à faire éclater la rivalité des deux fractions en présence. On savait que tout problème de ce genre ne pourrait être résolu et amènerait fatalement le démembrement de l'Union. Et non seulement toute question gênante était écartée de l'ordre du jour, mais encore il était interdit aux délégués des républiques et des petits états, spolies par les grands, de porter leurs doléances devant le Congrès.

De plus, — et c'est ce qui explique un peu aujourd'hui le silence de la grande presse française et étrangère autour du Congrès actuel — les séances du Congrès panaméricain étaient et sont encore entièrement privées, seuls les délégués, et leurs secrétaires, les secrétaires des sections nationales, le président de l'Union Panaméricaine, les interprètes et les sténographes, peuvent y assister. Quelle part dans les statuts il est dit qu'à l'issue de chaque réunion, la Commission d'information pourra donner un communiqué succinct — c'est nous qui soulignons — à la presse. Mais pour bien faire comprendre l'esprit ténébreux des yankees qui président à ces assises, il faut absolument citer la fin du même article des statuts qui dit textuellement : « Si un délégué demande qu'une séance soit secrète ou se poursuive dans le secret — c'est encore nous qui soulignons — sa proposition devra être adoptée sans discussion, et toutes les personnes ayant participé à cette séance seront tenues au secret le plus absolu sur ce qui y aura été discuté.

On conçoit aisément que de pareils procédés soient de nature à jeter l'alarme dans le monde. Pour les tenir aussi secrets, il faut que certaines discussions atteignent dans ce qu'elles ont de plus vifs, des peuples qui ne participent pas à la conférence. Et on comprend, maintenant, plus aisément pourquoi le président Coolidge, qui est aussi président de la IV^e conférence, a jugé bon de proclamer, dans de nombreux interviews qui ont précédé le Congrès, que « la réunion de celui-ci ne saurait être interprétée par personne comme une menace pour une autre nation ou un autre continent ». Il n'en reste pas moins vrai que, si, par exemple, au cours d'une de ces réunions, les Etats-Unis parvenaient à se faire ouvrir certains ports de guerre dans l'Amérique centrale ou du Sud, sur le Pacifique ou l'Atlantique, il n'en faudrait pas beaucoup plus pour que l'Angleterre, d'un côté, et le Japon, de l'autre, se croyant directement menacés, lancent le monde dans une nouvelle aventure qui, pour le moins qu'on en puisse dire, serait autrement terrible que celle de 1914.

Comme on le voit, la politique des Etats-Unis même droit à la guerre et nous avons raison d'être inquiets. Car il faut aussi le dire, les « généraux » principes de Wilson, comme ceux de Root, président de la Conférence panaméricaine de 1906, ne se traduisent jamais par des actes préparant la paix, au contraire. On sait, par expérience, qu'à conduit la politique de guerre et de paix de Wilson, Voyons ce qui a été réalisé des promesses de Root, dont nous allons rappeler les parties les plus importantes de son discours de clôture de la conférence qu'il présidait.

« Unissons-nous », clamait-il, « pour créer, développer et réaliser une saine opinion publique panaméricaine dont la puissance influençant considérablement le mouvement international diminuera d'autant les causes de la guerre ; et, ce faisant, nous préserverons nos pays de la folie des armements qui s'est abattue sur l'Europe et la ruine. »

Rapide coup d'œil sur le présent.

Les Etats-Unis ont si bien suivi cette politique, préconisée par son ministre de la Guerre de l'époque, qu'ils possèdent aujourd'hui les plus formidables armements qui soient au monde, et que sa marine vient, enfin ! de mettre sur pied le gigantesque programme qui va lui permettre de rattraper et de dépasser sa vieille rivale : La Perfidie Albion.

Mais il y a mieux. Root disait encore : « Nous ne recherchons aucune victoire. Ne voulant pas d'autres territoires que ceux nous appartenant ni d'autre souveraineté que celle que nous exerçons sur nous-mêmes, nous considérons l'indépendance et l'égalité des petites nations de la grande famille américaine comme absolument sacrées, et, leur faiblesse même, doit constituer leur principale garantie contre les attaques des forts. Nous ne désirons aucun

droit, aucun privilège, aucun pouvoir qui ne nous soit donné librement et à titre de réciprocité. »

On retrouve dans ce discours la même menteuse hypocrisie qui, quelques années plus tard, devait se manifester dans la politique, les actes ou les déclarations du démocrate Wilson. D'un côté de la balance des sentiments vagues d'humanitarisme, sans audace de réalisation ; de l'autre, un fleuve de dollars dans lequel se noient les rares hommes probes et clairvoyants des Etats-Unis.

Pour les courageux, des prisons. Et Root terminait son fameux discours en ces termes : « Engageons-nous mutuellement à nous entraider dans le fidèle accomplissement du devoir envers l'humanité découlant de nos résolutions. Ce n'est qu'à cette condition que les plus faibles et les moins fortunés de nos républiques pourront marcher aux côtés des plus fortes et des plus florissantes. »

Depuis 1906, La Colombie, Haiti, Santo Domingo et présentement le Nicaragua, peuvent dire de quelles façons se sont réalisées les prédictions de Root.

Il est vrai que Root ne spécifiait pas de quelle manière les républiques plus faibles et moins fortunées devaient marcher aux côtés des plus fortes et plus florissantes.

Nous voudrions savoir si Coolidge dira si c'est pieds et poings enchaînés au capitalisme yankee que cette marche doit s'accomplir.

Mais alors « les autres capitalistes » crieront au voleur et à l'assassin...

C'est pourquoi à Cuba on étouffe, et que sur le Congrès planent de gros nuages noirs.

Mexique, Guatemala, Nicaragua, Venezuela, Pérou, Bolivie, Paraguay, Colombie, Equateur, vos immenses richesses naturelles, et surtout votre pétrole, constituent un trésor dangereux. Trop faibles encore, il faut accepter la loi du plus fort, du yankee. Mais le Brésil et l'Argentine commencent à parler en égaux aux Américains du Nord. Ils encouragent le Mexique et les petites républiques à la résistance. Et, dans toute l'Amérique latine, il se fait une farouche propagande contre l'exploitation et la domination yankees. Mais les petits Etats américains n'ont pas les moyens de se défendre contre la coupe des européens, et cela parce que les gouvernants de ces pays représentent l'élément de l'industrie et de la bourgeoisie naissante et que, tout comme les Chinois, ils entendent pendant qu'ils le peuvent, vendre tout ce qui peut être acheté par l'étranger. Et c'est ainsi que des aventuriers dépouillent et sacrifient les jeunes peuples de l'Amérique, encore trop inconscients et trop faibles pour réaliser la révolution sociale qui les libérera, enfin, de l'oppression capitaliste indigène et étrangère.

Aussi longtemps que les Congrès panaméricains seront des assemblées de gouvernants au lieu d'être une assemblée des peuples, ainsi que nous venons de le démontrer, ils ne seront qu'une comédie destinée à amuser et à berner les peuples tout comme le fait si bien l'Assemblée de Genève.

FERANDEL.

U.A.C.R. Fédération du Midi
« LA SOCIÉTÉ LIBERTAIRE »
telle que nous la concevons
« NOTRE REVOLUTION »
telle que nous la comprenons
Tel est le sujet que notre camarade
GEORGES BASTIEN

traitera :
Le 25 janvier à Montpellier ; le 26 janvier à Bordeaux ; le 27, à Bessan ou Cazouls ; le 28, à Coursan ; le 29, à Bize ; le 30, à Lézignan ; le 31, à Béziers ; le 1^{er} février, à Narbonne ; le 2, à Perpignan ; le 3, à Lavelanet ou Agen ; le 4, à Albi ; le 5, à Toulouse.

AUX CAMARADES PARISIENS

La 3^e conférence de notre camarade SALVATOR sur le marxisme aura lieu vendredi au Faisan Doré, 28, boulevard de Belleville. Il traitera cette fois de : « LA PLUS-VALUE ».

Les camarades désireux de s'instruire et de s'habituer à la discussion sont cordialement invités.

NOS LIVRES-PRIMES

Suite de notre appel en 1^{er} page

Voici une liste revue des ouvrages offerts :

Etude expérimentale de l'intelligence, Binet	15 »
Le Bolchevisme, Stakoff	3 50
Assistance Sociale, Fautou et Mendiant, Strass	10 »
Dictionnaire de Biologie	15 »
Devant la vie, Vidal	4 50
Contre un fléau, la Syphilis, docteur Calmette	5 »
Histoire de la Musique, Franz d'Urgny	3 50
Critique du programme de Gotha Marx	2 »
Ferdinand Lasalle, Réformateur social, Bernstein	8 »
Le curé Bourgoigne, Louis Thénars	10 »
Abrégé du capital de K. Marx, par Caffaro	5 »
Le Militarisme, par Guglielmo Ferrero	12 »
Un pauvre Christ	7 50
Han Ryner, par G. Vidal	2 50
L'Histoire du Mouvement Makhnoviste	10 »
Le Culte de l'Ideal, Lacaze-Duthiers	12 »
La Commune hongroise, Dauphin	2 75
Le forum Poldès	5 »
Bataclan Ch. A. Bontemps	3 »
Pour la vie, Alexandre Myrial	1 50
Pour se préserver des maladies vénériennes, Galtier Boissières	3 50
Eroïnes, Maurice Wullens	6 »
Poèmes pour quelques-uns	6 »
Le mensonge Bolcheviste	3 50

L'« Anarchiste » Colomer à Saint-Denis

Le Parti Communiste avait organisé, mercredi 11 janvier, au Théâtre municipal, un meeting où les délégués aux fêtes du 10^e anniversaire de la Révolution russe, devaient rendre compte de leur voyage.

Le cérémonial habituel, si cher aux bolchevicks, était de rigueur. Le rideau se leva pour laisser apparaître, sur la scène, les délégués russes autour de la grande table. Derrière eux, un grand portrait de Lénine, fixé sur un vaste drap rouge, entouré de plantes vertes.

Nous passerons sur les déclarations des différents orateurs, puisqu'aussi bien Colomer, la vedette de la soirée, résuma en un de ces grands discours, dont il a le secret, ce qu'avait dit ses camarades.

A noter, toutefois, une charge à fond de Colomer contre « Germinial », le vaillant organe de nos camarades du Nord et du Pas-de-Calais. Nous laissons à nos camarades le soin de répondre comme il convient aux injures de Schumacher, lorsque ce dernier (il n'y manquera certainement pas) aura l'occasion de passer dans leur coin de province. Et voici Colomer qui s'avance à la tribune. Les chevaux en bataille, le front haut, martelant ses phrases, là, devant le portrait de Lénine, immédiatement nous vient à la pensée l'oraison funèbre que Colomer écrivit, dans le « Libertaire », lors de la mort de Lénine : « Le tyran est mort. A bas son remplaçant ! ». Et ce même Colomer va, devant la photographie du dictateur défunt, vanter longuement l'œuvre du « tyran ».

Nous n'analyserons pas ici tout son discours, cela demanderait trop de place, et puis Colomer va parcourir la France, d'autres comptes rendus seront certainement insérés dans le « Libertaire ».

Contentons-nous de commenter quelques phrases saillantes de son long plaidoyer. Après quelques paroles sur son passé, rappelant qu'il fut longtemps un adversaire acharné du gouvernement bolchevick, il entreprend de nous raconter, ce qu'il a vu, de ses yeux vus, au pays des soviets.

Nous ne contesterons pas les paroles de Colomer sur ce qu'il a vu.

Nous nous permettons simplement de lui faire remarquer qu'il n'a contemplé qu'une pièce de théâtre, très bien agencée. « Il a vu » des décorations, les clinquants, la parade. Il est étonnant que l'ex-machiniste, l'ex-critique théâtral, l'ex-secrétaire de la Fédération du Spectacle ; en un mot, l'homme qui connaît toutes les ficelles du métier, n'ait pas daigné jeter un coup d'œil scrutateur dans les coulisses. Aux les Solovytch ou à la section spéciale de la prison de Boutirky, par exemple. Il aurait pu ainsi nous rapporter des nouvelles de nos camarades anarchistes emprisonnés, qu'il défendit (il n'y a pas si longtemps) dans la brochure « La Répression de l'Anarchisme en Russie Soviétique ».

Colomer a vu les écoles, copies exactes de la « Rucho », de mon maître Sébastien Faure. Et poursuivant : « Ah ! comme je voudrais que Sébastien visite la Russie, je suis certain qu'il son retour il ne pourrait tenir un autre langage que le mien. (Donc, amis au maître.) »

Colomer parle ensuite de l'enthousiasme de la foule en Russie, des manifestations spontanées en faveur du gouvernement de Staline. Tiens, tiens, le sens des manifestations populaires change, sans doute, suivant le degré de l'atmosphère. Ce n'est plus « la foule ignorante, stupide, hurlant derrière ses drapeaux rouges sur la butte du Pré-Saint-Gervais », (Colomer disait dans son livre : « A nous deux... Patrie »).

Et Colomer a vu, à Moscou, les rues pavées, le jour du 10^e anniversaire de la Révolution russe. Véritable jour de fête prolétarienne, dit-il.

Pavement « spontané » aussi, sans doute, comme pour les fêtes du 5^e anniversaire. Colomer doit avoir la mémoire courte. Remettons-lui sous les yeux un document paru dans le « Revue Anarchiste » du 30 avril 1923, au moment où il en était le secrétaire de rédaction. Voici ce document :

« Ordre obligatoire du Prédium du Soviet des Ouvriers et Paysans de Moscou, le 19 octobre 1922 (publié dans les Izvestia du Département administratif du Soviet de Moscou, en date du 27 octobre 1922, n° 116. »

1. Toutes les administrations des maisons sont obligées, les jours fixés par le pouvoir des soviets, pour la célébration d'événements révolutionnaires et ceux de fêtes prolétariennes, de décorer leurs maisons avec les drapeaux de la R. S. F. S. R. de couleur rouge. La longueur de l'étoffe ne doit pas être moindre de 1 1/2 archines, et celle du bâton pas moins de 2 archines ;

2. Les drapeaux doivent être arborés au-dessus des portes des maisons ou doivent être fixés aux murs extérieurs des maisons, mais de façon à ne pas gêner la circulation des passants ;

3. Cet ordre doit être mis en exécution par le Département administratif du Soviet de Moscou ;

4. Les représentants responsables des administrations des maisons, coupables d'infraction à cet ordre sont passibles d'une amende n'excédant pas 10.000 roubles, ou du travail obligatoire n'excédant pas deux semaines. Durant les festivités qui approchent (1) les drapeaux devront être arborés pas plus tard qu'à 6 heures du soir, le 6 novembre et sur chaque façade.

Signé : PRÉSIDENT DU SOVIET DE MOSCOU.
SECRÉTAIRE DU SOVIET DE MOSCOU.

Et voici le secret des manifestations spontanées dévoilé.

Ensuite retentirent à nos oreilles les couplets bien connus sur les prisons : véritables maisons de convalescence. L'armée rouge débordante d'enthousiasme. Puis, relation d'une conversation avec les mineurs et les ouvriers. « Chaque parole » d'un délégué d'ouvriers, lui ont-ils dit, est pour nous un morceau de pain. « Eh bien ! si les ouvriers en question ont retenu les nombreux discours que n'ont pas manqué de leur faire entendre tous les délégués, ils ne sont pas prêts de connaître les affaires de la famille. »

Et Colomer parlait toujours, sa harangue menaçant de s'éterniser, un camarade du groupe crut bon de l'interrompre en lui faisant remarquer l'heure tardive, et que Voline, exilé de Russie, n'aurait pas le temps de lui poser les questions, que cependant le P. C., organisateur de la réunion, sollicitait sur les affiches annonçant le meeting.

Colomer consentit avec regret à mettre un terme à sa faconde. « Ah ! s'écria-t-il avec dépit, il me faudrait des heures et des heures pour raconter tout ce que j'ai vu. » Il tint encore pendant un quart d'heure la tribune et dans une grande envolée oratoire, il dit en terminant : « Camarades anarchistes, la réalité est déjà bien belle en Russie, qu'attendez-vous pour rejoindre le drapeau rouge du bolchevisme. C'est le meilleur moyen de voir se réaliser au plus tôt notre belle anarchie. »

Il était près de onze heures et demi, quand le président accorda généreusement dix minutes à Voline pour s'expliquer.

Lorsque ce dernier parut à la tribune, quelques cris s'élevèrent dans la salle. Alors Colomer reprit la parole : « Camarades, dit-il, je vous demande d'écouter Voline, il n'est peut-être pas d'accord avec vous, mais je sais que c'est un révolutionnaire sincère. D'ailleurs, je le vois, et vous le voyez, il a dit : « Nous avons été obligés d'expulser Voline de Russie parce que nous considérons que ses théories sont dangereuses pour le gouvernement actuel, mais nous l'estimons comme un révolutionnaire loyal et courageux, etc. » Et Colomer d'ajouter, comme pris de remords d'avoir rapporté ces paroles : « Ce n'est pas moi qui parle, c'est Lenzovsky. En suite, l'incalifiable Beaugrand fit des siennes. D'un ton mielleux, il commença à demander à l'auditoire d'écouter Voline avec discipline, puis sa haine reprenant le dessus : « Avec le plus grand mépris », s'écria-t-il Les violons étaient mal accordés. Colomer (ou plutôt Lenzovsky) faisant l'éloge de Voline. Beaugrand le représentant. Comme des protestations se faisaient entendre, ce dernier tenta de se repêcher en présentant ses excuses et patageant lamentablement essaya d'expliquer le sens de ses paroles.

Voline put enfin poser quelques questions : « Je ne suis pas venu ici injurier à la bouche, mais je vous demande de m'expliquer pour quelles raisons, dans un pays qui a fait la révolution, on peut faire endurer à un homme révolutionnaire que je suis les tortures des prisons soviétiques et les misères de l'exil. » Puis il rappela aux fanatiques qu'il y a peu de temps encore, ils portaient aux nues Trotsky et ses amis. « Je suis chassé de Russie pour avoir comme le font aujourd'hui les membres de l'opposition, osé penser, crime impardonnable, autrement que les maîtres de l'heure. »

Mais ces dix minutes étaient écoulées. Le président, gêné par les déclarations de notre camarade, le lui fit aussitôt remarquer. Voline ne put, en terminant, que demander aux représentants du gouvernement bolchevick, la constitution d'une commission d'enquête impartiale dans laquelle figureraient deux anarchistes exilés de Russie, ayant connu les « douleurs » des prisons bolcheviques.

Un camarade du groupe interpella alors Colomer : « Vous avez tenu la tribune pendant trois heures et vous accordez généreusement dix minutes à Voline pour s'expliquer. Nous laissons l'auditoire juge d'un tel procédé. Fidèle à son habitude, le groupe te propose de venir, à Saint-Denis, l'expliquer confidemment avec Lazarevitch et Voline. Nous l'accorderons la parole tout le temps nécessaire pour l'expliquer. » Au milieu du bruit, Colomer accepta, mais précisa : « Quand je serai revenu de la tournée que je dois entreprendre. » Si l'on en juge par l'utilisation que

(1) Le 5^e anniversaire de la Révolution de novembre 1917.

Le P. C. veut faire de Colomer, les tournées nous à nouveau rendez-vous et, quoi qu'il en soit, cette réunion aura lieu.

Beaugrand, le haineux, voulut ensuite répondre à Voline. Il le fit avec sa mauvaise foi coutumière : « Lazarevitch a été expulsé de Russie parce qu'il tenait des réunions clandestines avec les blancs, pour tenter de renverser le gouvernement des soviets. »

Il serait bien incapable d'apporter la moindre preuve de cette affirmation, le pauvre se taisait.

Enfin, nous n'insistons pas sur son cas, le considérant comme un des orateurs les plus maladroits du P. C.

Nous ne pouvons terminer cet article sans retenir le compte rendu fantaisiste autant qu'idiot, paru dans l'« Emancipation », journal local, sous la signature du citoyen Marschal.

Jugez-en plutôt. Nous recopions fidèlement une partie de ce compte rendu :

« C'est Schumacher qui nous parle ensuite des réalisations accomplies dans les usines, et ayant aperçu, dans la salle, Lazarevitch, anarchiste russe, qui calomnie, chaque jour, la Russie des Soviets, Schumacher se tournant vers le groupuscule des anars, il leur demanda de lui poser des questions, qu'il était là pour y répondre, et Lazarevitch se garda bien, ainsi que ses camarades, sachant qu'il en avait posées quatre-vingt-trois à Schumacher avant son départ, et que celui-ci rapportait des réponses favorables pour la Révolution Russe et le pouvoir des Soviets. »

Eh bien ! cet article vaut son pesant d'or. Nous recommandons aux habitants de Saint-Denis la lecture de l'« Emancipation », le journal le mieux informé de la région.

Nous, d'ailleurs, nous ne sommes pas de ce papier, que Schumacher n'ait pas vu les atrocités du régime bolchevick. Il est aveugle, le pauvre ! Comment il a vu Lazarevitch dans la salle ! Or, ce dernier se trouvait le même jour, à la même heure, à Narbonne, où il faisait une conférence. La teneur de cet article illustre bien la façon dont les bolchevicks écrivent l'histoire. Comment, après cela, ne pas douter de la sincérité de certains d'entre eux.

Enfin, le Marschal écrit : « Qu'il s'en fallut de peu pour que les ouvriers sortent de la salle quelques militants anarchistes, qui tentèrent de troubler la réunion. » Comment le P. C. sollicitait sur ses affiches des questions au sujet de la Russie ; et lorsque ces questions sont posées, cela devient du trouble. Des protestations se sont fait entendre dans la salle, lors de l'apparition de Colomer à la tribune, soit. Mais la faute en incombe au président de séance, qui n'hésita pas à présenter Colomer comme représentant l'Union Anarchiste.

Ce dernier a quitté l'Union depuis quelques années déjà, et il était normal que nous le lui rappelions.

Nous nous demandons un peu quelle attitude prendraient les communistes de Saint-Denis, si demain Delagrègne était annoncé, dans une réunion, comme délégué du Parti communiste.

En tout cas, le petit Marschal, l'aspirant maire de Saint-Denis, nous paraît bien prétentieux. Nous pourrions relever son défi. Déclarer, par exemple, que nous sommes à sa disposition sur tous les terrains. Nous ne le ferons pas. D'abord parce que nous estimons qu'il vaut mieux réserver nos coups pour l'ennemi commun : le capitaliste qui nous exploite.

Ensuite, parce que nous estimons que Marschal est bien incapable de mettre en pratique les intentions qu'il prête aux « ouvriers » dans son canard. Nous ne voulons même pas lui faire l'honneur de nous mettre en garde.

Le Groupe Libertaire de Saint-Denis.

La Librairie Sociale Internationale

LES ECHORCHEURS D'HOMMES

par Maurice Val

Ce courageux roman constitue un réquisitoire sans précédent la guerre et le mercantilisme, la Haute Finance et toutes les turpitudes sociales.

Un beau volume : 42 fr. (recommandé : 43 25).

Aux Editions Internationales

Errico Malatesta

ANARCHIE ET ORGANISATION

0 fr. 50, franco 0 fr. 65. Par quantité aux conditions habituelles.

En vente à la Librairie S. Int., 72, rue des Prairies, Paris 20^e.

LUIGI FABRI

QUEST-CE QUE L'ANARCHIE ?

En vente à la Librairie Sociale Internationale, 0 fr. 50.

Pourquoi je reste à l'U. A. C. R.

J'ai pris cette détermination un peu tardivement et pour des raisons sur lesquelles je tiens à m'expliquer.

J'ai été et je reste un fervent partisan de l'autonomie et de l'indépendance individuelle, tout en étant communiste-anarchiste, même à cause de cela ; parce que je pense que c'est dans le communisme et dans l'organisation que l'individu trouvera son maximum d'épanouissement.

J'avais donné mon adhésion à l'association des anarchistes fédéralistes parce que le groupe de Limoges avait adhéré unanimement à l'organisation dissidente et parce que aussi je croyais par ce geste influencer les camarades de l'U. A. C. R. et les ramener à l'orthodoxie de nos principes libertaires.

Or, après une analyse approfondie de la situation actuelle je comprends que si l'y a eu des exagérations d'un côté, de l'autre il y a eu aussi un peu d'emballlement et que, somme toute, les oppositions ne sont pas irréductibles entre partisans de l'organisation.

Puis, pourquoi fonder une deuxième organisation alors qu'une ne peut vivre que très difficilement, à moins d'oppositions irréductibles et de raisons majeures. C'est précisément quelques unes de ces raisons que je veux examiner.

Des camarades disent que le dernier Congrès a voulu nous imposer une discipline rigide et inflexible contre laquelle notre tempérament d'anarchiste se révolte.

En réalité cette discipline est plus apparente que réelle car personne n'y est soumis de force et il n'y a ni règles ni pénalités. On peut d'ailleurs constater que des changements se sont produits dans l'orientation de l'U. A. C. R. depuis le dernier Congrès.

Je sais qu'il y a la question des statuts qui éveille chez nous l'idée de règlement et d'autorité. En effet, les décisions pouvaient très bien être adoptées sous une autre forme étant donné qu'un statut non légal est plutôt ridicule, et que jamais nos camarades n'ont eu l'idée d'une déclaration légale. Le statut est tout-à-fait innocent et en tout cas moins draconien que le « Contrat des Amis de L'En-Dehors » contre lequel aucune protestation ne s'est élevée.

Les décisions qui furent prises au dernier Congrès étaient parfaitement régulières ; en tout cas elles ne justifient pas les violentes colères et surtout la scission.

L'U. A. C. R. n'est pas un cénacle d'amis c'est une organisation qui représente tout un mouvement ; elle a ses groupes et fédérations qui se réunissent en Congrès chaque année pour prendre différentes décisions ou pour définir ses principes, son programme, et pour s'intéresser aux œuvres anarchistes. C'est là un terrain éminemment pratique et très important ; les inconsciences, les irresponsabilités, les conséquences, les illigismes fourmillent dans le mouvement anarchiste, n'est-il pas normal que les adhérents d'une organisation montrent leur véritable figure ?

Nous savons très bien que certaines thèses sentimentalo-sexuelles ou procédés de débrouillage sont incompatibles avec la doctrine communiste anarchiste.

Dès lors n'est-il pas naturel de dire ce que nous sommes, de préciser nettement notre position à l'égard de certaines idées et de certains faits de nature à jeter la confusion dans beaucoup d'esprits. Il n'y a que les arrivistes à la Colomer qui pourraient se complaire dans pareille confusion mais les militants qui restent dans les lignes générales de la propagande anarchiste n'ont aucune raison de se mettre en colère.

Ce sont ces mesures d'administration d'ordre intérieur et de contrôle qui soulèvent l'indignation dans certains milieux. Pourtant aucune organisation n'est possible sans ce minimum d'entente et de consentement mutuel.

Si on veut l'organisation il faut en vouloir les moyens et les conséquences, notre mouvement qui est un mouvement de travailleurs révolutionnaires, qui n'est pas

une sélection à besoin d'être clair et net et de préciser les formes et les principes de nos idées, de notre action et de notre propagande.

En somme un examen approfondi ne justifie pas la scission, même en supposant qu'on ne soit pas complètement d'accord avec la majorité. C'est pourquoi après avoir adhéré à l'association des anarchistes fédéralistes je reviens à l'U. A. C. R. ou plutôt j'y reste car je n'ai jamais cessé d'y appartenir de cœur et d'esprit.

JEAN PEYROUX.

Une amnistie en Russie

COMBIEN Y A-T-IL DE PRISONNIERS LA-BAS ?

Quand des ouvriers révolutionnaires accusent les gouvernants russes d'oppression, les bolchevistes s'empressent de crier à la calomnie, à la trahison. Quand les anarchistes-révolutionnaires mènent une campagne en faveur de l'Amnistie en Russie, les mêmes prétendent que nos documents émanent des gens de la contre-Révolution. Avec une mauvaise foi particulière, les bolchevistes nient l'évidence et trompent les auditeurs, aussi quand, par inadvertance, il leur arrive d'avouer la vérité, il est de notre devoir de le signaler.

Révolutionnaires, lisez ceci : « Selon les renseignements fournis par la Direction centrale des prisons de l'U. R. S. S., le nombre des condamnés amnistiés, par application de l'Amnistie accordée à l'occasion de l'anniversaire d'octobre, s'élève, rien que pour 50 prisons sur 335, à près de 20.000 et la libération des autres prisonniers appelés à bénéficier de cette mesure continue. Pendant ce temps, la démocratie de Poincaré et de Sarraut fait pleuvoir les condamnationsetc., etc. »

Cette note est parue dans l'« Humanité » du 23 janvier, 5^e page, 5^e colonne. Nous avons bien lu, n'est-ce pas, eh bien ! prenez la peine de faire un simple calcul et vous serez édifié. Quand l'Amnistie aura touché les 335 prisons russes, le nombre de ses bénéficiaires sera d'environ 160.000. En admettant que l'Amnistie s'applique à 50/0 des détenus, vous arrivez à compter pour les 335 prisons quelque chose comme 320.000 emprisonnés.

Des bolchevistes objecteront que ce calcul est faux, que les prisons peuvent être plus ou moins grandes ou plus ou moins garnies. Ils nous diront que ce nombre considérable d'emprisonnés sont tous des contre-révolutionnaires, des koulacks, des voleurs, des opposants, etc., etc., nous attendons alors qu'ils nous renseignent exactement, en attendant il reste pour nous un fait certain, c'est qu'en Russie il y a au moins des dizaines de milliers d'emprisonnés qui nécessitent un appareil formidable de coercition.

Sur ce terrain, la Russie n'a rien à envier aux autres pays et en révolutionnaires honnêtes, nous sommes dans l'obligation de le constater et de le regretter car nous aurions aimé que la Révolution héroïque du peuple Russe aboutisse à des statistiques autres que celle-ci.

P. O.

LA PSYCHANALYSE	
Théories sexuelles de Freud	
Dr Hesnard.	42 Francs

L'INDIVIDU ET LE SEXE	
Psychologie du narcissisme	
Dr Hesnard.	42 Francs

L'EDUCATION SEXUELLE	
Jean Marestan	42 Francs

L'ŒUVRE DE L'HOMME ET SON IMMORALITÉ	
Ch.-A. Bontemps	9 francs

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 27 JANVIER

N° 2

DEUX MONDES

Par B. VANZETTI

(D'après le texte anglais du docteur Colm)

L'AMÉRIQUE VOIT ROUGE

Vous n'ignorez pas, personne n'ignore la folie rouge et la vague de terreur qui en fut la conséquence, qui s'abattit sur ce pays en 1919 et 1920. Vous connaissez les agissements du sinistre procureur Palmer, chargé spécialement d'exterminer les rouges. Tout le monde se souvient encore de la grande croisade de suspicion, de méfiance, de haine de classe entreprise par ce Palmer, de sinistre mémoire, vigoureusement soutenu par la presse et la bourgeoisie américaine déchaînée, sans distinction de parti, contre les étrangers, les non conformistes, les radicaux, les rouges, les pacifistes de toutes tendances et de toutes écoles.

A cette époque honteuse, chaque Américain surveillait ses voisins par le trou de la serrure ; le pays tout entier était en proie à une hystérique crise de mouchardage. « La révolution est imminente. » « Les bolchevistes travaillent en Amérique. » « Toutes les horreurs des Soviets vont être appliquées dans ce paisible pays ! » Tels étaient les mots d'ordre sur lesquels s'étaya la répression la plus formidable que l'histoire de ce pays ait jamais enregistrée.

En 1919, des bombes éclatèrent dans les habitations de Palmer et de plusieurs autres notables de même acabit. Pas un de ces hommes — et pour cause — n'eut seulement un cheveu d'abîmé. Toute la police des Etats-Unis, lancée à la poursuite des soi-disant coupables, fut impuissante à en saisir un seul.

Cependant, en application du plan répressif de Palmer, des arrestations furent opérées un peu partout ; mais on ne pouvait les maintenir, aucune accusation ne pouvant être retenue contre quiconque.

Situation étrange. N'est-ce pas, juge Thayer ?

L'insuccès de la police était-il dû à son incompetence ?

Ou plutôt n'était-il pas simplement imputable au fait que les bombes en question avaient été placées par les agents provocateurs de Palmer, lequel, en cette occasion, opérait de connivence avec les plus hauts représentants du Département fédéral de la justice, qui espérait ainsi arriver, en chauffant à blanc l'opinion publique au moyen de sa presse, à se débarrasser sans coup férir de tous les rouges de l'Union ainsi que des organisations ouvrières que ces rouges avaient fondées.

Et le massacre des « Radicaux » commença. Des centaines et des milliers de personnes furent arrêtées dans les réunions publiques ou dans la rue. Etrangers ou Américains, tout révolutionnaire, tout pacifiste fut jeté en prison. Pour faciliter les rafles, quelques meetings furent même organisés par les agents provocateurs de Palmer. Le sentiment ultra-national aveuglait la bourgeoisie.

Sur le célèbre paquebot *Buford* seulement, deux cent cinquante neuf rouges furent déportés en Russie ! Des centaines d'autres étaient emprisonnés, martyrisés, expulsés et finalement livrés aux autorités de leurs pays !

Les clubs privés, les salles de réunions, les bureaux et jusqu'aux domiciles des radicaux, tout fut envahi ; les hommes et les femmes qui s'y trouvaient furent jetés par les fenêtres ou dans les escaliers, odieusement frappés, parfois torturés et toujours emprisonnés. Le matériel que les hordes fascistes (1) ne pouvait emporter était systématiquement détruit et brûlé. Meubles, peintures, objets d'art, bibliothèques, les vandales n'épargnaient rien.

Tout cela fut exécuté par des policiers du Département fédéral et par des soldats de l'armée nationale.

Des millions et des millions de dollars furent attribués à Palmer et à ses principaux services pour accomplir cette sinistre besogne. C'est à cette époque que fut dressée la formidable liste noire contenant plus de deux cent mille noms, représentant l'ensemble des radicaux et des pacifistes, connus ou supposés, de

(1) Note des traducteurs : ce « travail » était exécuté par les hommes de l'American Legion, travaillant pour le compte du « Klu-Klux-Klan ».

l'Union. Et cette liste noire devait servir de base à la politique « d'épuration » du sinistre Palmer.

Dans les archives du Département d'Etat à Washington, vous pouvez trouver tous les détails de ces crimes commis contre le peuple de ce pays. Vous les trouverez notamment dans un document officiel intitulé : « Rapport sur les agissements illégaux du Département de la justice des Etats-Unis. » et au-dessous duquel figure la signature de douze juristes des plus éminents de l'Union, parmi lesquels on trouve le nom de Roscoe Pound, doyen de la Faculté de Droit de Harvard, celui de Félix Frankfurter, professeur à cette même Université. Vous trouverez également la confirmation de ces faits dans « Le Délire de la Déportation », ouvrage remarquable et courageux dû à la plume de L. Port, ancien sous-secrétaire d'Etat au Travail.

A cette vaste croisade officielle antirouge venait s'ajouter celle des formidables agences de détectives à la solde du patronat, et dont les ramifications pénétraient dans tous les milieux ouvriers, sans exception, bien entendu, les organisations révolutionnaires. Le rôle de ces méprisables agents consistait à répandre partout la haine et la suspicion et, au besoin, à se transformer en agents de recrutement de briseurs de grève. Ce sont, vous le savez, ces individus, agents du patronat, secondés étroitement par la police locale et fédérale qui, dans la nuit du 2 janvier 1920, envahirent et détruisirent le siège des organisations ouvrières dans plus de trente villes des Etats-Unis.

Ces mesures étaient-elles ordonnées pour commettre le crime afin de pouvoir le poursuivre ? Répondez à cette question, vous juge Thayer, qui pensez que la justice doit uniquement remplir une noble fonction. Il vous est difficile de répondre. M. Post le fait pour vous : « Ces mesures, dit-il, n'étaient que l'exécution d'un plan depuis longtemps établi et tendant à procéder à l'arrestation en masse des rouges pour les déporter ou les emprisonner, selon leur nationalité. » D'après les auteurs de ce plan, son exécution devait avoir pour résultat la destruction totale de tout foyer d'agitation révolutionnaire.

Les circonstances générales que je viens de vous rappeler, et plus particulièrement la situation spéciale de la région industrielle de Boston, forment donc bien le prologue indiscutable du procès qui revient devant vous

aujourd'hui. Nous étions, alors, aux Etats-Unis des dizaines de milliers : Italiens, Polonais, Slovaques, paysans européens transportés sur ce sol, composant, entre tous ce que vous et vos journaux appelez : « l'écume de la Méditerranée et de l'Europe Centrale ».

Pour vous, nous étions que misérables, loqueteux, faméliques, vagabonds, révolutionnaires, terroristes ; nous étions la lie de l'humanité, prêts à tout pour renverser le faible, le chancelant Etat américain, condamné à mort par nos soins.

Toujours selon vous, nous étions capables de toutes les monstruosités, des pires atrocités : nous voulions nationaliser vos femmes, détruire vos institutions, condamner votre morale, nier votre religion, exproprier vos ploutocrates ! Et, c'est au son de ces formules ronflantes que la grande presse yankee sonna l'alarme qui causa la ruine et la mort de tant des nôtres et devait nous amener ici. Car à l'emprisonnement, à la ruine, au massacre des rouges, vous vouliez ajouter le déshonneur !

LE CRIME DE SOUTH BRAINTREE

C'est dans cette atmosphère surchauffée qu'éclata, comme un coup de tonnerre, le crime de South Braintree.

Les grands journaux y consacrèrent de flamboyantes manchettes. Pourtant, de pareils attentats se multipliaient partout, aux Etats-Unis comme à travers le monde.

Sacco et moi fûmes arrêtés le 5 mai. Les étrangers, les va-nu-pieds, les rouges, les anarchistes qui ne croient ni au Pape ni au Dieu des puritains, les meneurs de grèves et les militants, les agitateurs étaient, à cette époque, tous condamnés avant d'être entendus.

Nous étions donc fixés sur notre sort.

(A suivre).

NOTE DE LA REDACTION

Les camarades, groupes et syndicats sont invités à faire parvenir leur copie pour le mardi à midi.

LA VIE DE L'UNION

EN PROVINCE

DANS LE S. U. B.

Commission administrative. — Réunion lundi 30, à 20 h. 30, 72, rue des Prairies.

La C. A. a décidé de publier dans le premier numéro de février, la liste des groupes qui sont à jour de leurs cotisations à l'U. A. C. R.

POUR UN CONGRES EXTRAORDINAIRE

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la proposition faite par la C. A. aux groupes de l'U. A. C. R. de réunir un Congrès extraordinaire les 29 et 30 avril à Amiens.

La C. A. invite les groupes à répondre dans le plus bref délai, de façon à connaître l'opinion de tous sur cette question pour le 1^{er} février au plus tard.

Adressez les réponses au camarade Even, 72, rue des Prairies.

LA COMMISSION ADMINISTRATIVE

Nota. — Les camarades P. Mualdès et P. Le Meillour n'assistent pas à la réunion de la C. A. lorsque fut décidée de faire aux groupes cette proposition. Le camarade Le Meillour nous demande d'insérer la mise au point suivante :

MISE AU POINT

N'ayant pas assisté à la dernière réunion de la Commission administrative pour cause de santé, je tiens à protester contre les décisions prises par cette Commission au sujet d'un nouveau congrès et dégage publiquement ma responsabilité. Car je pense que la C. A. n'a pas à céder à l'autorité ni au chantage de quelques groupes fantômes.

Pierre LEMEILLOUR.

PARIS-BANLIEUE

Groupe régional Drancy-Blanc-Mesnil-Bobigny. — Attention : C'est le dimanche 29 janvier à 14 heures 30, salle Bardame, angle de la rue André-Marty et avenue Jean-Jaures (30 mètres des Six-Routes) Bobigny, qu'aura lieu la grande réunion de tous les amis, lecteurs, sympathisants du « Libéraire ». A l'ordre du jour : Campagne antiparlementaire.

1^o Comment organiser la campagne ; 2^o Notre but ; nos moyens.

Les camarades partisans et soucieux de faire un effort exceptionnel pendant la campagne sont priés d'arriver à Delobel Edgar, 2, rue André-Marty, Bobigny.

Groupe Régional de Bezons. — Compagnons de Maisons-Laffitte, Sartrouville, Houilles-Carrières, St-Germain, Chateaufort, Nanterre, C. un-beitoire, Argenteuil. Soyez tous présents à la réunion générale du groupe qui aura lieu le dimanche 29 janvier, à 14 h. 30, salle de l'annexe mairiale. La position prise par la C. A. de l'U. A. C. P. nécessite la présence de tous, décisions très importantes à prendre. — Le groupe régional.

Le camarade Salvador est prié de ne pas oublier de venir faire sa causerie.

P.-S. — Depuis le dernier congrès le groupe de Bezons, a versé aux différentes œuvres de Propaganda, la somme de 823 fr. qui se décompose ainsi : au Libéraire, 383 fr. ; à l'U. A. C. R., 145 ; à la fédération, 105 fr. ; à l'« Entrée » 800 fr.

39, 40, 50, 60, 130, 140. — Mardi prochain 31 janvier, à 20 h. 30, Assemblée générale des sympathisants et adhérents au groupe, 143, boulevard de l'Hôpital, métro Italie. — Causerie par Lauzille, sur « l'attitude des politiciens de 1919, à nos jours ». La campagne antiparlementaire. Désignation des candidats pour la forme. Cotisation janvier. Adhésions. Cartes de l'U. A. C. Le samedi 4 février, grand meeting contre la répression en Russie.

Tribune de la Fédération

Nationale du Bâtiment

LA FEDERATION N'EST PAS MORTE

Il est des morts qu'il faut que l'on tue... tel est le cas de notre vieille Fédération.

C'est ainsi que les délégués des fédérations unitaire et confédérée, dans les tournées faites à travers le pays, se sont efforcés de faire croire aux camarades que notre Fédération était enterrée. Le but que se proposaient ces derniers était bien simple : tenter par le mensonge de faire venir en leur giron les organisations adhérentes chez nous. Leurs résultats ne furent pas brillants et l'on peut dire qu'ils en furent pour leurs frais.

La Fédération est tellement peu morte, qu'il y a quelques jours, elle était représentée à Lyon par l'un de ses secrétaires à l'occasion du Congrès de la 8^e Région fédérale.

Une importante réunion de militants eut lieu ; dans cette dernière, la situation fédérale fut exposée par le délégué fédéral. Une discussion passionnée s'ensuivit et en conclusion, un désir d'activité plus grand s'est manifesté chez les militants qui, à l'instar des parisiens, ont décidé de mettre au rancart les petites querelles byzantines pour ne voir que le grand travail à accomplir.

Au Congrès régional qui eut lieu le lendemain, il en fut de même. L'unanimité des délégués présents fut d'accord pour amplifier la propagande et l'agitation dans la région lyonnaise. C'est de bon augure pour l'année 1923. Que ceux qui sont les auteurs de notre position actuelle, et qui n'ont pas eu le courage d'accomplir jusqu'au bout la besogne qu'ils avaient déclarée faire, en prennent de la graine. Nous l'accomplirons sans eux et contre eux. Donc, pour en revenir à la région lyonnaise, les deux délégués régionaux vont avoir du pain sur la planche.

Il faut que cette besogne s'étende partout, des plus petites localités aux plus grandes, des plus humbles militants aux plus forts. Il faut que l'appel lancé par la circulaire n° 4 soit discuté dans les organisations et mis en application au plus vite.

Il faut que les travailleurs du bâtiment connaissent nos revendications corporatives et sociales afin qu'ils se rangent avec nous dans la bataille qui doit être rude cette année.

Il faut donc que tous les syndicats, que tous les syndiqués nous soutiennent moralement et financièrement, pour accomplir la besogne que nous nous sommes tracée.

Malgré la défaillance de quelques-uns, d'autres militants sont décidés avec nous à faire triompher la vérité, contre le mensonge et l'erreur.

Pour cela, tous les syndiqués, tous les militants prendront exemple sur leurs camarades lyonnais.

DETRUSSEURS PUBLICS

Il est donc dit qu'en cet an de grâce 1923, les choses menacent de se perpétuer, si nous n'y prenons garde.

Tout ce qui détiend une parcelle d'autorité, tout ce qui détiend quelque argent le plus souvent volé, tout ce qui détiend un mandat électoral, tout cela trafique, exploite et presse le pauvre populo. Les faits journaliers nous le prouvent avec juste raison.

Nous usons notre temps, notre salive et nos plumes à vilipender contre le mercantilisme et contre la situation faite à l'heure actuelle à tous les travailleurs.

Groupe du XV^e. — Réunion vendredi 27, à 20 h. 30, 85, rue Mademoiselle.

17-18-19-20. — Vendredi à 21 heures précises, au Faisan Doré, 28, bd de Belleville, réunion du groupe. Tous présents. Questions importantes : Le Congrès, etc., 3^e conférence Salvador.

Groupe de Choisy-le-Roi. — Réunion du groupe jeudi 26, à 20 h. 30, Maison du Peuple, rue Auguste-Blanqui. Présence indispensable de tous les copains.

Le Groupe Interlocal Anarchiste-Communiste Montreuil, Vincennes, Fontenay, se réunira le jeudi 26 janvier 1923, à 20 h. 30, Maison du Peuple, 100, rue de Paris, Montreuil.

Il serait désirable que tous les camarades adhérents au groupe assistent plus assidûment aux réunions.

A l'ordre du jour : Le Meeting pour les emprisonnés russes ; la campagne antiparlementaire ; le Congrès extraordinaire.

P. le Groupe : Le secrétaire, J. J.

Groupe Libéraire de Saint-Denis. — Réunion vendredi 27 janvier, à 20 h. 30, local habituel. Présence de tous indispensable. Organisation de la Conférence, le concours de tous est indispensable.

Groupe Régional d'Asnières-Gennevilliers-Bois-Colombes. — Réunion jeudi 26 janvier, à 20 h. 30, 11, rue Jean-Jaures à Asnières.

Ordre du jour : Organisation d'un meeting à Gennevilliers, contre la répression en Russie.

PROVINCE

Trelazé. — Groupe d'Etudes Sociales. — Le Groupe se réunira le mardi 31 janvier à 5 heures du soir, salle de la Coopérative, dernière disposition, pour la conférence S. Faure au chère, à Trelazé, à 19 heures précises ; organisation de la conférence de notre camarade Chapin qui doit avoir lieu le dimanche 12 février à 14 heures précises, salle de la Maréchère.

Bordeaux. — Groupe Libéraire-Communiste. — Les anarchistes-communistes de Bordeaux sont invités à venir tous, sans exception, à notre réunion générale, qui aura lieu samedi 28. Questions importantes à traiter. Rendez-vous au lieu habituel : 38, rue de la Lande-Bas-de-la-Bourse.

Fontenay. — Le groupe se réunit tous les vendredis à 20 h. 30, 5, rue du Réservoir.

Toulouse. — Le groupe anarchiste Bien-Etre et Liberté informe les camarades et sympathisants qu'il organise pour le samedi 28 courant, à 20 h. 30, une conférence publique et contradictoire à Blagnac, banlieue de Toulouse. Prendront la parole les camarades Tricheux et Mendrand du groupe de Toulouse, sur le sujet traité : « L'Anarchie, sa doctrine, ses principes, sa réalisation ».

Prière d'y venir nombreux.

Narbonne. — Groupe « Elisée Reclus ». — Il existe dans notre ville bon nombre de camarades et de sympathisants, certes, peu d'entre eux assistent régulièrement aux réunions du groupe ; ce n'est pourtant pas, la besogne qui manque.

Quelques copains — toujours les mêmes — mènent le bon combat, mais ils ne peuvent — à eux seuls — supporter tous les frais communs par les deux conférences Lazarevitch et celle que donnera le 1^{er} février notre bon camarade Bastien.

Allons les amis, un bon geste. Aidez-nous en apportant votre obole et pour le plus grand malheur de tous les politiciens, la propagande anarchiste s'étendra chaque jour d'avantage.

Un groupe de militants.

Lille. — 142, rue de Wazemmes, le samedi, réunion du groupe.

En même temps que de se plaindre, il nous faudrait pouvoir user des mêmes procédés d'action directe contre ceux qui sont cause de nos misères, malheureusement pour nous, divisés par tout ce qui a intérêt à diviser, ce qui était possible à faire il y a quelques années, ne l'est plus. Cela est en raison même de ce que certains « chefs » qui se disent « extrémistes » ont plus travaillé à faire prévoir un point de vue particulier (mettons un point de vue politique) que tenter de faire adopter un vrai programme de réalisations vraiment ouvrières.

Nous qui restons « Grève-Généralistes » nous nous sentons bien placés pour discréditer des méthodes et des gens qui, à nos yeux ont vécu — tout au moins moralement —

Parmi les industries les plus touchées par le chômage, la nôtre vient au premier rang.

Manque de crédits disent les uns, c'est peut-être vrai mais il est plus vrai de dire que l'usure et l'inflation sont cause du manque de confiance dans les affaires.

Peu ou pas de travaux, des bureaux de placement plus qu'encombrés, sources populaires et asiles de tout renegat de ventes creux et de sans logis, autrement dit de clochards, véritables cibles humaines à tous les Thoreau de l'entreprise.

Devant le chômage qui est la principale aggravation de nos misères, nous trouvons encore des entrepreneurs malfaisants et d'idées rétrogrades pour imposer et même sous peine de renvoi immédiat, une journée supérieure à 8 heures.

Outre que cela fait l'affaire de tout un tas de charognards, de jaunes et de salauds, cela fausse tous les indices susceptibles d'apporter un taux fixe dans les salaires et sans aucun doute, ça fait ricaner l'exploiteur qui arrive à ses fins.

En rétablissant les incursions dans ces antres de jaunisse et de ces renardières, en nous livrant à cette épuratoire de vermine et d'animaux malfaisants, le monde conscient des travailleurs reprendrait un peu confiance en lui-même.

Certes, nous en avons la volonté mais là, nous nous heurtons à nos irréductibles adversaires de doctrine.

Et le pire est que les choses menacent de s'aggraver du fait que les gros travaux ne « sortent » pas et le peu qui existe, fonctionne au ralenti et cela par ordre.

Or, en réponse à ces visées réactionnaires que nous appelons longues journées et bas salaires, une méthode employée avec à propos peut apporter une solution à la crise actuelle : c'est la journée de 8 heures.

Nous avons indiqué les motifs qui nous font condamner les majorations d'heures supplémentaires, en veillant à ce qu'en cas d'urgence les équipes soient doublées, les travailleurs auront aussi le souci de leur santé.

Mais il est dans tous les clans, des gens assez hybrides pour nous taxer d'être des peu ou rien inexistants.

Oui, les procédés d'avant-guerre... Enfin ! A l'ordre du 1^{er} mars, nous avons à examiner à fond ce problème, nous nous attellerons à cette besogne en dépit des coteries et des factions en faisant appel à tous ceux qui ont conservé une dignité et leur indépendance syndicales.

Il serait vraiment malheureux que les choses continuassent à aller ainsi sans que nous nous en plaignions et sans démasquer le jeu des uns et des autres. Ce qui constituerait à nos yeux et selon nous, un marchandage honteux de ceux qui se refusent à intervenir à nos côtés et efficacement.

La 43^e Région Fédérale.

BEZIERS

Boutarda est mort

Nos lecteurs se demanderont, qui est ce Boutarda ? Boutarda, c'est l'homme le plus indigne qui a existé sur la terre, le policier le plus crapule et plus bandit qu'on puisse l'imaginer les camarades Espagnols surtout doivent s'en rappeler.

Et bien, il est mort, et que sa maladie puisse contaminer toute la famille policière.

Il est mort empoisonné par la tuberculose et cette maladie lui fait payer les dettes qu'il devait à tous les travailleurs.

Boutarda est mort, à qui le tour ?

Le surveillant libéraire.

Vient de paraître le N° 9 de la Revista Prismas cette revue, chaque jour plus intéressante, nous en recommandons la lecture à tous les camarades qui connaissent l'espagnol.

S'adresser à Joachim Puech, 22, rue Solé-rino, Béziers (H.).

BORDEAUX

Conférence Lazarevitch

C'est le mercredi 18, qu'eut lieu au Cinéma des Capucins, la conférence Lazarevitch.

Malgré le sabotage des affiches et le refus de la presse locale, pour l'annonce du meeting, nous eûmes un auditoire peu nombreux, mais choisis. Tous des ouvriers qui pendant deux heures de temps, écoutèrent attentivement l'exposé de l'orateur. Après cet exposé, nous demandâmes, s'il y avait dans la salle des contradicteurs. Un seul, et pas plus, nous amusa par le charme de son langage, puis, enfourchant son dada nous lut un document de 3 pages, dans lequel il nous vantait les beautés du régime soviétique sans oublier mille louanges à l'armée rouge. L'auditoire éperdu, demanda à ce qu'il la ferme... Mais, ou diable étaient les super as du P. C. ? Pourquoi ne sont-ils pas venus apporter une sérieuse contradiction ? De quoi avaient ils peur ? Certes, nous ne sommes pas bien terribles. De la vérité, sans doute... N'est-ce pas ?

Fontan Joseph.

TOULOUSE

Conférence Lazarevitch

Ce fut dimanche 15 courant que notre camarade Lazarevitch donna à la salle des Jacobins sa réunion et nous rendit compte, preuves en main, de la situation des prolétaires en Russie soviétique. Il ne nous plaît pas d'imiter les fanfaronades moscovitaires et nous aurions souhaité une salle plus abondamment garnie ; il n'en faut pas demander trop au prolétariat avachi de Toulouse et 300 auditeurs seulement purent se documenter sur le sort de nos frères Russes.

Lazarevitch commença à 3 heures. Son exposé est écouté dans le plus grand silence. Il nous retrace la situation précaire de l'ouvrier à l'usine, de l'insouciance de l'hygiène, du retard apporté dans les paiements, de l'augmentation des accidents de travail, de la pénurie des hôpitaux. Il nous entretient de la Nep, cet organisme bourgeois de l'industrie et du commerce privé, de la Guepeou, qui emprisonne en série et distribue les années d'exil et de prison par ordre administratif, sans avoir et sans que personne, sauf les proches, soient informés du sort de nos frères qui ont en le tort de ne pas trouver à leur goût le système dictatorial soviétique.

Puis c'est le procès de cette armée rouge aux pieds de laquelle s'agenouille Colomer « que n'a eu ni la guerre ni la révolution », et c'est encore la gestion du syndicalisme œuvrant sous l'œil de la police de Guepeou ; les prisonniers se gardent de visiter les Colonnes et autres Colomes et l'exposé se termine par les 15 ou 16 catégories de sbires. Lazarevitch nous parle de tout s'appuyant sur les journaux russes qu'il tient en main.

La séance est à la contradiction et c'est Sémat depuis peu retour de Russie, qui fonce à la tribune, on a l'impression qu'il va tout casser, « c'est un genre » sans doute, mais vile le voilà calmé par la difficulté qu'il éprouve à réfuter l'argumentation de notre ami, il s'en venge en bavardant et salissant les anars. Il répète au moins cent fois que « les prolétaires » groupes anarchistes voudraient se faire prendre en considération ; « pauvres de nous à côté du grand parti des masses », qui mais ! le minuscule petit groupe de Toulouse nous taillera des croûtières et les cocos toulousains savent que pour des contre-révolutionnaires et des vendus à la bourgeoisie le 1^{er} mai passé et le 23 août après, on ne s'est pas trop mal tenu à la « rue » et à côté de s'ils avaient conscience de leur rôle, je ne sais s'ils avaient conscience d'être bien grands.

Sémat à la tribune batifole, cafouille, s'entortille dans des chiffres, ment effrontément et cela pendant une heure et quart, temps égal à celui qu'avait pris Lazarevitch. La salle manifeste alors quelque impatience car Sémat se perd dans une tirade physiologique où il est question de dents en or, de rendement supérieur et d'estomac qui digère bien, mais oublie tout à coup de dire si les prolétaires sont toujours suffisamment de ceux se mettre sous ces dents. C'est fini, le voilà parti.

Lazarevitch répond et dans une demie heure nous assomme mon petit Sémat que c'en est un délice, ceci à la satisfaction des 90 % de l'assistance écœurée par les mensonges qu'il vient d'entendre. On demande à nouveau à Sémat de répondre. Sémat se particulièrement invité à reprendre la parole, mais son beau courage du début est tombé et les épaules basses, il se recuse. La séance est levée et tout le monde se retire, persuadé que la dictature du prolétariat s'acheminait à petit coup vers une nouvelle bourgeoisie, ne saurait satisfaire la soif de liberté des parias de l'usine et des champs.

Belle réunion pour nous et assistance qui n'a cessé durant tout l'après-midi, de manifester sa sympathie à Lazarevitch.

A bas les Bagnes Militaires

Amnistie ! Amnistie ! Non pas une amnistie fantôme comme celles qui ont précédé. Nous ne demandons pas une amnistie criminelle et hypocrite qui permette la libération des prisons et des bagnes d'une certaine catégorie de détenus, quelques fois inoffensifs à la bourgeoisie, mais de tous les détenus politiques ; dans toutes les prisons, dans tous les bagnes militaires sans exception. Nous insérons ici un écho émanant d'un épisode tragique dont le champ du pénitencier de Ruina fut le théâtre. Echo simpliste, mais sincère qui donnera un minuscule aperçu, mais combien impressionnant de ce que sont les lieux dont le Gouvernement de la République Française entend continuer à se servir pour étouffer le cri des éternels révoltés.

A Ruina (camp) situé au nord de l'Algérie est une détention de travaux publics militaire, détaché de la portion centrale d'Orléansville (Algérie) ; là sont torturés les martyrs des lois bourgeoises, martyrs de leurs opinions politiques, travaillant sans trêves ni merci ; souffrants moralement et physiquement sous le joug des chouchus militaires qui n'ont ni cœur, ni pitié pour ceux qu'ils ont sous leur garde.

Pendant qu'en France, tous les prolétaires se lèvent en masse contre le crime infâme de nos frères anarchistes Sacco et Vanzetti, là-bas, tout est calme, dans les prisons militaires, où la répression du crime est arrivée, les forçats militaires de Ruina ont aussi manifesté contre l'assassinat de nos deux camarades. Tous ! ou presque tous ont refusé de travailler en ce grand jour de deuil, et au chant de l'« Internationale », et aux cris de « vive l'Anarchie ! A bas la

Ce soir jeudi 26 janvier, à 18 heures, au siège, réunion de la Commission du Journal, les secrétaires de Section ayant de la copie pour le Libéraire doivent la faire parvenir pour cette date.

Permanence du Dimanche. — 29 janvier : Barbot ; 5 février : Fontaine ; 12 février : Mausion. Jeudi 2 février, à 18 heures, réunion du Conseil Général du S.U.B., salle de Commission, 4^e étage, Bourse du Travail.

Mercredi 1^{er} février, à 18 heures, réunion du Conseil des Cimentiers, bureau 10, 4^e étage.

Vendredi 27 janvier, à 17 h. 30, Salle de Commission, 4^e étage, réunion des Monteurs électriciens.

Cimentiers, Maçons d'art et aides. — Le Conseil rappelle aux adhérents de la Section qu'à la réunion du 12 février, qui se tiendra à la petite salle des Grèves, Bourse du Travail, il y aura en plus de l'ordre du jour le renouvellement du Conseil en entier, la nomination du secrétaire, et à envisager l'élection d'un propagandiste. Les camarades, désireux de remplir une de ces fonctions, doivent faire parvenir leur nom à la permanence, bureau 30, 4^e étage.

Le Conseil.

Amnistie Syndicale. — L'Assemblée générale du S.U.B. du 20 novembre a, pour donner facilité aux camarades qui ont quitté l'organisation au moment des scissions, de reprendre leur place parmi nous, voté une amnistie syndicale.

Cette amnistie durera du 1^{er} janvier au 1^{er} mai 1923 inclus. Passé cette date aucun camarade ne pourra bénéficier des avantages de cette amnistie, elle ne sera appliquée qu'à ceux qui n'ont pas retiré leur carte 1922.

bourgeoisie ! » ils ont tous prouvé que malgré leur détention martyre, ils ont fait preuve de courage et d'énergie.

C'est donc au camp de Ruina que se fit cette manifestation, mais hélas elle devait par la suite faire des victimes. Au cours de la manifestation, gardés par des tirailleurs ; le chef du détachement ordonna de faire feu, hélas ! plusieurs camarades restèrent étendus sans vie, car la mort libératrice les avait enfin fauchés. Nous fûmes quatre qui, en qualité de meneurs furent envoyés en cellule, les fers aux pieds, aux mains ; ils nous torturèrent, sans nourriture et sans eau durant six jours et c'est pendant cette longue agonie qu'un d'entre nous mourut de souffrance et de faim : Manelion Léon tel est le nom du martyr qu'ils ont lâchement assassiné à l'ombre du bague. Au moment de mourir, il m'appela en me demandant à boire, n'ayant comme lui rien à lui donner, je fis un effort afin d'appeler un chaouch, mais malgré mes cris, mêlés à ceux de mes camarades, personne ne vint au secours du malheureux. Seul l'écho des gorges, dans la cellule, répétait nos cris, il mourut, mais dans son dernier soupir, il eut encore le courage de crier « Vive l'Anarchie ! ».

Hélas ! tout n'était pas fini ; après 40 jours de cellule, on nous fit réintégrer le camp, nous allâmes à la visite du docteur, celui-ci M. Marchal ne voulut pas nous reconnaître. Nous fûmes donc contraints d'aller travailler, malgré la faiblesse dans laquelle nous nous trouvions, il fallait remplir la tâche réglementaire. A la fin de la journée, aucun de nous n'avait rendu cette tâche, donc, à la rentrée au camp, comme punition, nous fûmes privés de soupe — et pour ne pas que nos camarades nous assistent de leur aide, ils nous firent coucher en cellule. — Ah ! quelles souffrances nous endurent ; mes deux camarades Blaise Louis et Tavernier Charles voulurent se donner la mort, le fils de mon père pour les réconforter et leur faire penser à leur mère qui les attendait en France, à l'autre côté de la mer, là-bas, en France !

Ce fut donc pour nous, une nuit d'insomnie ; au réveil, ils nous fallut repartir à la butte, et c'est là que se déroula le tragique drame qui fit deux nouveaux martyrs.

Le travail consistait à charger du minéral dans les wagons, il fallait fournir 20 wagons par jour ; travail très fatigant pour ceux qui avaient le ventre plein ; donc, encore bien plus pour ceux qui l'avaient vide !

A 2 heures de l'après-midi, mes deux camarades fatigués demandèrent 10 minutes de repos au chaouch du chantier, un certain Morot (dit la grande Marcelle) refusa, et à coups de cravache, à coups de pied, il les renvoya à leur travail, n'en pouvant plus, ils se couchèrent par terre et dirent au chaouch : « Par pitié laissez-nous, mais ne nous faites pas souffrir ainsi ». C'est sans doute, froidement, sans se révolter et abattit mes deux camarades.

Voilà les gardiens de la classe bourgeoise. Je demande donc à tous les prolétaires de se soulever contre ces crimes cachés, la suppression des travaux publics, et que tous, nous nous soulevions contre ces lois scélérates, que la Révolution vienne améliorer le sort des pauvres malheureux prisonniers qui souffrent dans les bagnes d'Afrique au nom de la Patrie et de la République.

DOMAZON.

P.S. — Ce récit nous est garanti par une liste de témoins oculaires que nous ne livrons pas à la publicité ; le lecteur comprendra que la prudence élémentaire nous engage à ne pas nous faire les bénévoles complices du Ministre de la Guerre et de ses sbires.

Internationale de la Jeunesse Anarchiste

Secr. M. Stevens, Shackletonstraat 16. I. Amsterdam-West-Holland.

INVITATION

AUX JEUNES ANARCHISTES

ET ANARCHO-SYNDICALISTES

POUR PARTICIPER

AU CONGRES DE L'I. J. A.

LE 29 ET LE 30 MAI 1923, A HUIZEN

PRES D'AMSTERDAM (Hollande)

Chers camarades,

Le Congrès de l'I.J.A. s'approche. Il ne nous reste que 4 mois, et ceux-ci doivent être utilisés pour faire réussir le congrès. Le Comité Exécutif a composé l'ordre du jour provisoire suivant :

Mardi, le 29 mai 1923.

1^o Communication.

2^o Rapport du secrétaire ;

3^o Rapports des délégués ;

4^o Lectures.

Mercredi le 30 mai 1923 :

1^o Détermination de la déclaration de principe ;

2^o Organisation internationale (mondiale).

a) Rapport financier et détermination de base financière ;

b) Service de Presse ;

c) Composition du Comité Exécutif.

Il va sans dire que cet ordre du jour n'est que provisoire. Le Comité Exécutif attend de tous pays :

1^o Délégués.

2^o Rapports sur le mouvement de la jeunesse anarchiste et syndicaliste ;

3^o Propositions et projets de déclaration de principe. L'ordre du jour définitif sera envoyé le 15 mars 1923. Il est donc nécessaire que ce congrès soit discuté aussitôt que possible, dans les groupes et organisations.

Nous prions tous les camarades de faire savoir leur opinion au Comité Exécutif.

Enfin nous faisons un appel à tous les camarades de faire financièrement leur possible pour ce congrès, en envoyant des contributions au trésorier : W. Wessels, Shackletonstraat 16. I. Amsterdam-Holland.

Allons, camarades. Le temps est court.

Les bénéficiaires de cette amnistie devront acquiescer le droit d'adhésion et, quelle que soit la date de rentrée, se mettre à jour du 1<